

# - STRUCTURALISME -

## **ENCYCLOPEDIA UNIVERSALIS**

**GENRES ET NOTIONS LITTÉRAIRES. ENCYCLOPÉDIA UNIVERSALIS/ALBIN MICHEL 2<sup>o</sup> ÉDITION (2001).**

**Philosophie (2005) id.**

**Anthropologie (2007) Notionnaire. Idées**

### **[PRISE DE VUE]**

*Le structuralisme n'est pas une école de pensée facilement identifiable. A la fin des années 50, la référence au concept de structure est générale dans le champ des sciences humaines et trois colloques aux titres évocateurs attestent à la fois de cette généralisation de la notion, de sa dispersion...et de son imprécision : 1959, **Sens et usages du terme structure** (R. Bastide ed., Mouton 1962), 1957, **Notion de structure et structure de la connaissance**(Albin Michel, 1957) et, 1959, **Entretiens sur les notions de genèse et de structure** (Colloque de Cerisy, Mouton, 1965). Ils mobilisent alors savants des sciences de la nature, sociologues, anthropologues, psychologues, économistes, historiens, théoriciens de la littérature, linguistes et philosophes. **Signes** de Merleau-Ponty, qui paraît en 1960, atteste de ce que le « structuralisme » est bien devenu, sous ce nom, un enjeu de pensée non seulement inter- ou trans-diciplinaire, mais « philosophique ». Pourtant, ce qualificatif ne devrait pas désigner un statut de prestige où de légitimation ultime, mais un « fait » dont l'évidence impérieuse ne va plus de soi aujourd'hui, et réclamerait une mise en perspective historique sérieuse.*

*Celle-ci rencontrerait inévitablement la difficulté suivante :*

*Chaque discipline a pu reconnaître, sur les bases de son propre développement, un intérêt plus ou moins central pour le concept de structure qu'elle s'est efforcée de définir pour son propre compte (en biologie, en sociologie, en mathématique en linguistique **en anthropologie**...). Ces thématisations de la « structure » ne sont pas nécessairement synchrones, elles n'ont pas eu lieu en même temps, elles ne sont pas nécessairement isomorphes, elles relèvent de types de rationalité hétérogènes. Elles relèvent d'une histoire des sciences et des idées régionales (quelle que soit l'immensité de ces régions...)*

*Or, ce qu'on appelle couramment « structuralisme » est précisément cette précipitation (au sens chimique) qui laisse poindre à la fin des années cinquante l'espoir d'une unité (au moins asymptotique) des travaux en sciences humaines, et même chez certains – on trouve certaines formulations en ce sens chez Lévi-Strauss – la perspective d'une recombinaison majeure des savoirs par-delà les coupures entre culture scientifique/culture lettrée ou même, nature/culture. Ce double espoir a sans conteste affecté chacune des disciplines concernées et orienté – un temps au moins – leur évolution. Il les a conduites au moins à envisager d'autres configurations, d'autres relations avec les disciplines voisines. Pour certaines, il les a conduites à projeter leur avenir à partir des quelques lignes que F. de Saussure a consacré à la sémiologie dans le Cours de linguistique générale : « une science générale des signes au sein de la vie sociale ».*

*Cette science « projetée » a déjà des attaches paradoxales avec la linguistique : elle est pour elle, selon Saussure lui-même, un horizon...dont la linguistique serait pourtant l'esquisse la plus achevée, son fondement, son modèle. On peut penser que ces attaches paradoxales se répercutent et se démultiplient dans ce qu'on peut appeler **par provision** le « structuralisme généralisé ». Dans les années soixante, soixante-dix, les termes sémiologie ou sémiotique renvoient à un projet scientifique polymorphe, rencontrant en philosophie une inquiétude qui remonte au moins aux Lumières : celle des conditions de possibilité et de légitimité d'une science de l'homme, d'une anthropologie. A partir d'une interprétation très libre et peu consensuelle des concepts*

saussuriens et de la linguistique post-saussurienne, de l'idée d'une « fonction symbolique » que chaque discipline précise pour son propre compte, la thématization philosophique de la structure consistera par l'un de ses aspects les plus importants à explorer par des voies diverses les possibilités et impasses d'une telle anthropologie « sémiologique ».

Pour cette raison, on peut accepter de parler, avec les années 60, d'un « structuralisme généralisé » qui pense trouver, rétrospectivement, dans les développements de la linguistique moderne depuis F. de Saussure une matrice de questions fécondes propres à renouveler des problèmes anciens et à en périmérer d'autres. **Pourtant, cette dénomination ne saurait prétendre à la stabilité d'une « doctrine », ni à l'homogénéité de principes méthodologiques et épistémologiques susceptibles de « s'appliquer » indifféremment à tous les secteurs de la production symbolique humaine. Dans l'histoire de la linguistique, on voit le concept de structure – quand il est utilisé – se réaliser dans des théories et des objectifs qui ne sont pas entièrement compatibles. En anthropologie – discipline qui, à partir des Structures élémentaires de la parenté de Lévi-Strauss, va montrer la voie – la revendication de scientificité passe par une restriction austère et exigeante du champ d'application de la notion de « structure », et une méfiance critique ombrageuse vis à vis de toute extension de ce champ.**

Néanmoins, et quel que soit le jugement qu'on puisse porter sur ce « moment » structuraliste en philosophie, on peut dire avec la distance de l'historien qu'il a constitué un effort désordonné mais intense de rapprochement avec les sciences humaines que la tradition philosophique française dominante avait différé depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle au moins, et il a exprimé à sa manière, dans la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle, à la fois les défis lancés à la raison, et de la nécessité permanente à renouveler les formes et les représentations de la rationalité.

< Plan :

1. Structuralisme linguistique pp. II - XI
2. Structuralisme et philosophie pp. XI – XXVIII>
3. Structuralisme et anthropologie

## ***I. STRUCTURALISME LINGUISTIQUE***

Le structuralisme, même restreint à son champ d'origine - l'analyse de la langue - ne constitue pas à proprement parler une *communauté de doctrine* comme l'histoire de la grammaire a pu en connaître dans un passé proche ou plus lointain. Il se caractérise plutôt par le partage d'un ensemble de principes très généraux qui peuvent orienter ou infléchir les recherches dans des directions différentes: attention portée au signifiant phonique, tentative pour rendre compte de la langue en termes de pure combinatoire, réflexion sur la *forme* dans les phénomènes linguistiques, prise en compte de la diversité des codes et des normes qui règlent la langue (écrit et oral)... Seule, d'ailleurs, cette orientation méthodologique et épistémologique du structuralisme linguistique assure la continuité réelle à partir de F. de Saussure: le *Cours de linguistique générale* propose une réflexion sur les conditions de possibilité les plus générales d'une connaissance des langues plutôt qu'une doctrine linguistique développée.

Les Ecoles structuralistes en linguistique se développent à partir des années 20 essentiellement à Prague, Copenhague et aux Etats-unis. Genève et Paris (les deux villes où Saussure enseigna) donnèrent plutôt naissance à des personnalités originales, informées, mais relativement isolées. Le point de vue structural, *dans ses différentes versions*, dominera l'avant-garde des recherches linguistiques jusqu'au début des années 60, (apparition du générativisme de N. Chomsky). On pourrait schématiser les caractéristiques *communes* à ces écoles, dans quelques principes généraux que nous présentons ici:

- Le fonctionnement de toute langue obéit à des règles que les sujets parlants adultes mettent en oeuvre individuellement sans connaître explicitement le *système* dont elles relèvent. La

description de ce système (ainsi que la détermination des différents *niveaux* de l'analyse linguistique (phonème, morphème ou monème, syntagme, phrase...) incombe au linguiste dans une perspective délibérément *non-normative* et *constructiviste* (la *langue* est l'objet d'une reconstruction à partir des données individuelles de la *parole* des sujets). Dans le structuralisme américain, par exemple, le travail sur *corpus* (échantillon de langue constitué d'énoncés oraux ou écrits) va devenir un enjeu de la théorie du langage et de ses méthodes. L'orientation *synchronique* du structuralisme (on étudie un *état de langue* et non le devenir d'une langue, son évolution *diachronique*) découle de ce premier principe: les sujets parlants ignorent les lois d'évolution de la langue qu'ils parlent: ils obéissent à des contraintes de *structure*. Ce principe méthodologique implique à son tour un choix fondamental: ce sont des *énoncés* qu'il s'agit de rendre compte, et non de la *situation de communication* ou de *l'intention de l'émetteur*. L'idée de structure implique bien, de ce point de vue, qu'on travaille sur un ensemble *clos* de données: certains linguistes parlent à ce sujet de *texte*, dont le modèle explicatif devrait pouvoir rendre compte de manière exhaustive, en ce qui concerne tant la structuration du signifiant que celle du signifié. Par rapport à ce texte, les intentions du sujet parlant et les conditions concrètes de l'énonciation échappent à l'analyse structurale qui, sans en dénier l'existence, en laisse la charge aux disciplines connexes: sociologie, psychosociologie, psychanalyse, anthropologie... Si toutefois R. Jakobson, E. Benveniste, Ch. Bally étudient certains aspects du procès de l'énonciation, c'est uniquement dans la mesure où le code linguistique (dans le système des pronoms, des embrayeurs, du système verbal, des modalisateurs...) porte la trace systématique et manifeste, objectivée, de la subjectivité des locuteurs. Là encore, ce n'est donc pas la *subjectivité* toute puissante, infiniment variable dans ses manifestations discursives, qui les intéresse, mais plutôt la *subjectivation* contrainte par le jeu des règles systématiques de la langue.

- La définition du signe arbitraire comme unité *indissociable* du signifiant et du signifié implique non seulement la forclusion du référent (le linguiste n'a pas affaire à une réalité extérieure à la langue, ou aux états mentaux des locuteurs), mais une conception du sens comme pur effet de structure, et une conception de la forme comme antérieure à tout contenu. Si le structuralisme place le signe au coeur de ses constructions théoriques, c'est donc dans une perspective explicitement *non-substantialiste*, qui suppose une réflexion renouvelée sur *l'identité* d'unités linguistiques purement *différentielle\_et\_oppositive*. Le signe n'est signe que pour un autre signe, dans un faisceau de relations qui lui confèrent sa *valeur*: Les Ecoles structuralistes interprètent, modulent, explicitent et discutent là un thème fondamental de Saussure: la langue est une *forme* et non une *substance*. Il résulte de cet axiome une certaine incommensurabilité entre les langues, et le structuralisme est en ce sens un *relativisme\_linguistique* qui ne reconnaît pas d'universaux linguistiques, même s'il peut en chercher dans l'axiomatique de leur description (c'est le cas de la Glossématique). L'incommensurabilité des codes est l'affirmation - dont le statut épistémologique varie d'une théorie à l'autre (fait empirique, décision théorique, culturalisme, postulation de type logique...) - qu'il n'existe pas de langue neutre, de langue-étalon, susceptible de rendre possible une transposition *sans\_reste* d'une langue à l'autre. Dans le structuralisme américain cette thèse est discutée à partir de l'affirmation par B. L. Whorf et E. Sapir selon laquelle la langue est une *conception du monde*, et elle nourrit de nombreux débats sur les limites de la traductibilité

- La langue est un fait social (et non un organisme vivant). Elle est une émanation de la communauté sociale, de son histoire, et elle contribue à la fonder en retour en tant que communauté parlante: elle constitue comme *l'infrastructure* de la culture. Dans des styles épistémologiques différents, Benveniste et Jakobson insistent particulièrement sur ce point, et contribuent de cette manière aux extrapolations extra-linguistiques du *structuralisme généralisé* (non linguistique) qui se manifestent en anthropologie et sociologie, dans la sémiologie et les théories du texte littéraire.

Ces principes ne fournissent que le cadre général dans lequel différents courants scientifiques se développent, polémiquent ou s'ignorent. Et s'il n'y a pas d'accord unanime en ce qui concerne la définition de la structure, c'est peut-être d'abord parce que son émergence, à partir de la notion saussurienne de système n'a été ni linéaire, ni directe et reste même discutable du point de

vue épistémologique.

### ***1. Prague et le signifiant:***

C'est sans doute à Prague que la filiation à la problématique saussurienne s'affirme le plus explicitement (J. Fontaine, 1974, Le cercle linguistique de Prague, Mame; J. Vachek 1966, The Linguistic School of Prague: An Introduction to its Theory and Practice; Indiana University Press). Créé en 1926 à l'université Charles de Prague à l'initiative de Vilém Mathésius (1882-1945), le Cercle de Prague ne se fait connaître en tant que tel qu'au premier Congrès international des slavistes par un manifeste rédigé en français et publié dans la première livraison des Travaux du cercle Linguistique de Prague. Cette manifestation publique suit d'une année le 1<sup>o</sup> Congrès International des Linguistes à La Haye. Ce qu'on reconnaît comme le premier manifeste du structuralisme coïncide donc à un an près avec l'institutionnalisation internationale de la profession sous une dénomination (« linguiste ») qui a émergé lentement au cours du XIX<sup>e</sup> siècle avec cette acception (spécialiste de linguistique) et non avec l'ancienne (« polyglotte ») (Auroux, S. 1987). Constitué de personnalités fortes et bénéficiant d'apports de l'Europe entière (cf. *Change* 3, Seuil, 1969), les activités du Cercle permettent l'émergence de trois membres éminents, tous russes. S. Karcevski (1884-1955), résident à Genève de 1906 à 1916 a bénéficié de l'enseignement direct de Saussure. Il le diffuse largement à Moscou après la révolution de 1917. R. Jakobson (1896-1982), animait à Moscou un cercle très actif qui, indépendamment de l'enseignement de Saussure, affirmait l'autonomie de la forme par rapport au sens, focalisait l'attention scientifique sur les formes littéraires et les traditions populaires, en liaison étroite avec une avant-garde artistique féconde (W. Mařakovsky, W. Klebnikhov...) . Mais ce sont sans doute les travaux de N. S. Troubetzkoy (1890-1938), qui fixent certains des traits les plus marquants du structuralisme, en particulier l'identification (abusive, mais tendanciellement inévitable) de ce courant de la linguistique à la phonologie. (Pour les aspects moins connus des travaux du Cercle, cf. J. Vachek et L. Duskova, 1983, Praguania. Some Basic and less Known Aspects of the Prague Linguistic School. J. Benjamin, Amsterdam).

La diversité des centres d'intérêt du structuralisme pragois et de ses membres (phonologie, linguistique diachronique, typologie des langues, morphologie, grammaire notionnelle, enseignement, systèmes graphiques...) oblige à chercher son unité au niveau des principes généraux qui l'animent. Schématiquement, on peut soutenir que c'est l'exploration et la mise en oeuvre de la notion de fonction du langage - parallèlement à celle de *forme* - qui oriente et fédère ses différents aspects, interprétant de manière originale la notion de système. La troisième thèse du Manifeste définit la langue comme **structure**. La structure émerge dans le courant pragois à partir de plusieurs sources: la psychologie gestaltiste inspirerait en partie *les Principes de phonologie historique* (1931) de Jakobson, qui retient que la forme linguistique est une fonction de plusieurs variables, donnant ainsi sans doute l'un de ses sens à la notion de structure. Husserl - dont certains membres du Cercle ont été les élèves - est souvent cité avec la phénoménologie, sans qu'il soit possible de mesurer une influence directe. Mais la notion de fonction est chez les pragois le lieu d'une polysémie complexe. La fonction est d'une part le *but* de la communication, car la langue est un moyen en vue d'une fin. Jakobson (1960, repris dans 1963, *Essais de linguistique générale*, ed. de Minuit), avec son schéma de la communication en six composants (émetteur, destinataire, code, canal, référent, message) reprend et modifie une typologie de K. Bühler (1934, *Théorie du langage*) qui distinguait principalement trois fonctions du langage: la représentation, l'expression, et l'appel (action sur l'interlocuteur). Ces typologies aboutiront, entre autre, à un renouvellement de la réflexion sur les différences entre messages à fonction esthétique et non esthétique, et sur la poétique (Havranek, Mukarovsky, Jakobson...). Mais la fonction est aussi ce qui permet de distinguer les signes ou les composants du signe dans le système de la langue (principe de pertinence). C'est cette définition qui donnera lieu à de nombreuses discussions au sein du paradigme structuraliste, en particulier dans le débat sur le phonème et dans la confrontation avec les thèses du structuralisme américain. La fonction désigne enfin l'adaptation évolutive du système

global de la langue aux besoins des locuteurs de la communauté linguistique (conception téléologique des changements). Le structuralisme pragois restaure par là les éléments d'un débat qui occupa la fin du XIX<sup>e</sup> siècle autour de la caractérisation des lois phonétiques (naturelles? historiques? tendanciennes?)

Le structuralisme pragois se signale donc par l'insistance à intégrer le point de vue de la communication dans l'appareil explicatif d'une linguistique de la structure. Encore faut-il préciser la spécificité de ce point de vue: l'idée que la langue est un instrument de communication est un lieu commun de la grammaire depuis les origines. Celle qui fait de la communication une fonction inhérente au système de la langue lui-même prend sans doute naissance à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais aux confins de la linguistique, de la psychologie et de la sociologie naissantes, en réaction aux métaphoriques organicistes de l'époque. Elle n'est cependant exploitée en corrélation étroite avec l'idée de système, et d'un point de vue strictement linguistique, que par le Cercle de Prague. Enfin, tant la conception téléologique de l'évolution des systèmes linguistiques (la diachronie), que l'assujettissement de la structure à une intention de communication ou d'expression, dépassent manifestement l'enseignement de Saussure qui, dans le Cours, assume les positions antitéléologiques de ses maîtres néogrammariens, et ne réserve qu'une place marginale au schéma de la communication, de l'interlocution: le « circuit de la parole » (C. L. G. p. 27).

C'est dans l'analyse du signifiant phonique que l'héritage saussurien est à la fois le plus clairement assumé et dépassé. Le point de départ des positions pragoises illustrées principalement par Troubetzkoy et Jakobson est la distinction établie entre phonétique et phonologie (cf. Troubetzkoy 1933, « La phonologie actuelle », repris dans Essais sur le langage, 1969, Seuil, J. C. Pariente ed.). La phonétique a pris son essor dans différents pays à la charnière des deux siècles, inaugurant un débat fondamental concernant la définition même du phonème et sa nature (psychologique pour Baudouin de Courtenay ou E. Sapir, (« incorporelle » pour Saussure, physique pour D. Jones...). Prague clarifie et systématise ce débat: on doit faire la part dans le matériau de la langue entre les sons qui autorisent des différenciations sémantiques (phonologie), et ceux dont les variations ne sont associées à aucune différenciation sémantique (phonétique), et qu'on peut renvoyer de la sorte à une variation stylistique ou dialectale, justiciable d'un point de vue physiologique/acoustique. L'effort tend ici vers une définition fonctionnelle strictement linguistique. L'opposition saussurienne de la langue (système abstrait, collectif) et de la parole (réalisation concrète, individuelle) justifie cette partition. L'objet propre de la phonologie sera donc l'ensemble des oppositions phonologiques (i. e.: pré/près) qui caractérisent chaque langue en propre, ainsi que l'étude des traits distinctifs qui permettent de distinguer plusieurs paires de phonèmes dans une langue donnée. C'est dans la notion de « pertinence » que l'idée de structure s'actualise ici: les relations entre les unités phonologiques sont comprises en rapport avec l'absence ou la présence de traits distinctifs (palatalisation/non-palatalisation, nasalisation/non-nasalisation...) - les corrélations - qui constituent le système phonique de la langue considérée. Les principes de phonologie de Troubetzkoy, 1939, trad. franç. 1949, fondent dans une large mesure les travaux contemporains dans le domaine. Cette logique binaire des « traits » (marqué/non-marqué) rencontre sans doute les théories de l'information qui se développeront dans les années 45-50 du XX<sup>e</sup> siècle. Elle est l'objet dans les années trente de l'attention de R. Jakobson qui remet en cause en son nom la consistance même du concept de phonème: le plus petit élément de la langue que l'on ne peut décomposer serait lui-même constitué d'un faisceau de traits. Du même coup, est contesté le principe saussurien de la linéarité du signifiant qui veut que dans l'énoncé (ou le signifiant) les éléments discrets se succèdent et ne puissent apparaître ensemble. (Dans l'ordre d'exposition du Cours, la linéarité du signifiant est un principe aussi important que celui de l'arbitraire du signe). Mais la contrepartie de cet écart, est une tentative qui évoque le tableau de Mendéléev dans les sciences de la matière, et fournit à la phonologie contemporaine un champ de recherches et de débats fécond. En réduisant les traits distinctifs à douze oppositions binaires (neuf sont des traits de sonorités, trois des traits de tonalité), la charpente phonique de toute langue doit pouvoir entrer dans un tableau constitué de douze cases à valeur universelle (chacune affectée d'un + ou d'un - selon le matériau linguistique considéré),

facilitant d'autant la typologie et la comparaison des langues. La discussion scientifique sur les universaux, récurrente dans l'histoire des théories du langage, s'en trouve également réactivée à partir de nouveaux principes et sur une base proprement linguistique (cf. en particulier J. M. Greenberg, 1961, Universals of Language, Cambridge University Press).

## *2. Le structuralisme américain.*

Le développement du structuralisme américain (ces localisations ne sont que partiellement adéquates) est d'abord lié aux deux figures tutélaires majeures de L. Bloomfield (1887-1949) et E. Sapir (1884-1949), puis à leurs disciples (parmi lesquels Z. Harris et C. Hockett). La confrontation sur le continent américain à une diversité de langues vivantes inconnues plus grande que dans l'Europe occidentale explique en partie les positions radicales du structuralisme américain vis à vis du sens, surtout après la seconde guerre mondiale (toute intuition sémantique est alors méthodologiquement bannie des procédures d'analyse), ainsi que le balancement de la linguistique structurale américaine entre anthropologie (sous l'influence de F. Boas, 1858-1942) et formalisme. Le structuralisme développé par la postérité bloomfieldienne retient d'abord l'idée que la structure linguistique d'une langue est constituée de strates qui déterminent plusieurs niveaux dans l'analyse. De ce point de vue, l'Analyse en Constituants Immédiats (ou A. C. I.) est aussi caractéristique de la linguistique issue de Bloomfield, que le concept de fonction l'est pour le Cercle de Prague. L'influence de la psychologie behavioriste se fait sentir à partir de 1921, et continuera par la suite à s'exercer dans la linguistique distributionnelle: on doit pouvoir rendre compte des comportements linguistiques, ainsi que de la structure hiérarchisée des messages émis, sans aucune postulation concernant les intentions des locuteurs et leurs états mentaux. Language (Bloomfield, 1933) présente un modèle de l'analyse linguistique (grammaire et syntaxe) en niveaux hiérarchisés et dépendants: les phonèmes se combinent pour constituer des morphèmes qui se combinent en mots et enfin en phrases (unités maximales d'ordonnement des unités de rang inférieur). Chaque niveau représente à la fois une structuration de la forme et du sens, et la fonction d'un élément de niveau quelconque se révèle dans l'intégration au niveau supérieur: l'analyse procédera donc des constructions maximales aux constituants ultimes. Dans la perspective de Bloomfield - pour qui la phrase n'est pas la simple somme de ses constituants - les formes grammaticales s'organisent (modulation, modification phonétique, ordre syntagmatique linéaire, sélection verticale) pour produire le sens, dont l'analyse autonome est hors de portée directe du linguistique. Bloomfield nourrit à l'égard d'une possible sémantique scientifique autonome un scepticisme radical qui repose sur l'impossibilité de maîtriser jusqu'au bout les traits distinctifs qui structurent une situation de communication, et d'en fournir un inventaire exhaustif. Il s'agira donc pour lui de rendre compte de la structuration parallèle de la forme et du sens, et de mettre en lumière un niveau proprement grammatical d'organisation de l'énoncé qui possède ses contraintes propres.

Dans les travaux de Z. Harris (né en 1909) ou Ch. Hockett, le modèle distributionnel privilégiera nettement le niveau morphématique de structuration de la forme et du sens: la structure demeure une hiérarchie de dépendances que les distributionnalistes objectivent par différents artifices (parenthésage, emboîtements, indicateur syntagmatique en arborescence). L'identification des unités (la segmentation du flux continu de la parole) repose sur le critère strictement formel de distribution. La distribution d'un élément se définit par la somme des environnements (des contextes) dans lesquels il trouve place. Dans ces conditions, on pourra étudier au moyen du seul critère de commutation (substitutions d'éléments dans un contexte) les propriétés distributionnelles des éléments de la langue que l'on pourra alors ranger dans des classes aux propriétés nettement distinguées. La phrase n'est plus alors qu'une combinaison de classes distributionnelles différentes, agencées selon des formules, des schémas dont on peut entreprendre l'inventaire et étudier les variations à tous les niveaux de contrainte.

La tentative distributionnaliste, en réduisant le plus possible le recours aux hypothèses mentalistes (comment procèdent les locuteurs pour émettre ou comprendre un message?), propose

non seulement une méthode, une technologie d'analyse fondée sur les notions opératoires de contexte, occurrence et cooccurrence, sélection, ordre, mais aussi un idéal de la représentation scientifique (inductif), et une théorie du langage, pièce d'une science général des comportements.

### ***3. Un structuralisme algébrisé: la Glossématique.***

On retrouve ce souci de problématisation, propre au structuralisme dans son ensemble, dans les travaux du Cercle de Copenhague fondé par le linguiste danois L. T. Hjelmslev (1899-1965), H. J. Uldall et V. Brøndal (1887-1942). Hjelmslev participa d'abord aux travaux de Prague pour nourrir ensuite une critique de son phonologisme et de sa conception trop peu rigoureuse de la forme. Le structuralisme « algébrique » resserre le lien entre réflexion épistémologique rigoureuse (il reprend à son compte la critique positiviste-logique des assertions métaphysiques) et la construction d'une conception algébriste de la langue (il développe sur ce point et comme à la lettre, une métaphore saussurienne).

La priorité de la forme sur la substance est ici radicalisée par duplication de la distinction forme/sens. Si l'on admet que l'énoncé est constitué d'une expression et d'un contenu (relecture du signe saussurien), on devra distinguer pour chacun ce qui relève de la forme et de la substance, étant admis qu'il n'y a de contenu que structuré dans une forme. La priorité logique accordée à la forme implique à titre de conséquence qu'on puisse considérer que la phonétique n'est pas la science de l'expression (critique du structuralisme pragois), puisque la forme peut se substantialiser non seulement dans le son, mais aussi dans le geste, l'écriture, à travers un code quelconque. Le projet sémiologique de type saussurien est ainsi comme intégré à la linguistique (cf. dans cette perspective, les travaux de A. J. Greimas qui se réfèrent de manière privilégiée à la glossématique). Parallèlement, en ce qui concerne le contenu, on doit distinguer rigoureusement entre forme et substance: la sémantique n'est donc pas la science du contenu. Qu'il s'agisse en effet de l'expression ou du contenu, la glossématique radicalise la conception saussurienne selon laquelle le signifiant et le signifié viendraient structurer une masse amorphe sonore d'une part, et une masse amorphe psychique de l'autre. Dans l'un et l'autre cas, pour la Glossématique, le matériau phonique et le flux psychique sont « toujours déjà » informés par une structure que l'on doit décrire. Plus généralement, décrire une langue ne doit pouvoir se faire qu'à partir des principes immanents qui la régissent. La glossématique insiste ici sur un trait commun aux différentes écoles structuralistes qui reconnaissent toutes le moment de l'abstraction comme le moment décisif dans la description de la ou des langues, même si ces écoles ne le conçoivent pas dans les mêmes termes.

Ce principe d'immanence, joint à la priorité accordée à la forme (son autonomie), conduisent à une méthodologie en deux temps (induction et déduction) qu'on peut schématiser ainsi: l'observation des unités de la langue (test de commutation), dégage les unités de forme et de contenu et leurs relations indépendamment de la substance. L'opération est menée autant de fois que nécessaire, pour plusieurs langues. On est alors en mesure de formuler toutes les relations théoriquement possibles (calcul), non pas dans une langue ni dans plusieurs, mais dans toute langue, pour un système universel de relations. On peut alors décrire (déduire) le système d'une langue particulière comme un sous-ensemble réalisé de l'ensemble des relations possibles. La description linguistique de la diversité des langues devient donc le résultat déductif d'une axiomatique à prétention universelle dans une version algébrisée de la structure. (cf. K. Togeby (1951) Structure immanente de la langue française, Larousse, pour une application au français).

### ***4. Genève, Paris et l'héritage saussurien.***

L'existence même d'une école genevoise (dont Saussure aurait été le fondateur) est loin d'être assurée (Amsterdamska, O. 1987), et sa position vis à vis de la linguistique structurale qui se réclame de Saussure est nuancée. Les disciples directs (rédacteurs du fameux Cours de Saussure publié en 1916), Ch. Bally (1865-1947) (Linguistique générale et linguistique française, 1932) et A.

Sechehaye (1870-1946) (Programme et méthode de la linguistique théorique, 1908), construisent des oeuvres qui, si elles dialoguent ou consonnent avec les propositions saussuriennes, possèdent néanmoins leurs orientations propres. Bally développe une linguistique de l'expression qui préfigure pour certains les Pragmatiques actuelles, tandis que Sechehaye, dans une perspective nettement psychologique s'intéresse aux actes de paroles et à ce qu'il nomme une science du pré-grammatical. Paradoxalement, ce serait donc une filiation post-saussurienne et post-structuraliste qu'annonceraient les deux rédacteurs du Cours de linguistique générale. Dans les générations suivantes, L. J. Prieto (né en 1926) développe une théorie du sens fondée sur le principe de pertinence (Messages et signaux, 1966; Pertinence et pratique: Essai de sémiologie 1975, ed de Minuit). La Grammaire des fautes de H. Frei (titulaire de la chaire de linguistique générale de Genève à partir de 1945), apparaît enfin aujourd'hui comme une illustration parlante du fonctionnement de la langue selon les deux axes proposés par Saussure: l'axe des syntagmes et l'axe des paradigmes.

Mais l'existence d'un structuralisme français est non moins problématique. Si l'oeuvre capitale d'A. Martinet (né en 1908) incarne le prolongement incontestable de certains aspects de la linguistique du Cercle de Prague (dont Martinet a été l'un des correspondants) dans le domaine phonologique tout particulièrement, le qualificatif « structuraliste » est rejeté par son auteur qui ne retient que celui de « fonctionnaliste ». Les Eléments de linguistique générale (1960; Colin, coll. U2) constitueront pourtant un relais important dans la diffusion des idées structuralistes, là où Economie des changements phonétiques (1955, 2<sup>o</sup> ed. Berne, 1964) - analyse des changements linguistiques dans le cadre de la synchronie - reste plus confidentiel. Les travaux de Martinet dans le domaine de la phonologie diachronique apportent aux conceptions structuralistes de la langue une contribution capitale en ce qui concerne l'interprétation de la distinction saussurienne synchronie/diachronie. Si, selon Martinet, les nécessités de la communication impliquent d'un côté un nombre maximum de différences phoniques, de l'autre, « la tendance au moindre effort » (exigences d'un nombre minimum d'unités les moins différentes possibles) font de la synchronie un équilibre instable (régie par une économie, calcul optimal des gains et des pertes) qui tend toujours vers une amélioration du rendement fonctionnel des moyens mis à la disposition des locuteurs de la communauté. L'incidence diachronique de cette économie réside dans le fait qu'une opposition relativement peu fréquente disparaîtra plus facilement qu'une opposition plus massivement exploitée. Les perspectives diachronique et synchronique ne s'opposent donc plus ici, mais se complètent. Il existe dans une langue, à un moment donné, des points de fragilité dans l'équilibre, qui peuvent s'analyser en tendances au changement.

Quant à E. Benveniste (1902-1976), élève d'A. Meillet, il développe son oeuvre considérable, d'un côté dans la tradition (renouvelée par lui) du comparatisme où il occupe une position de tout premier plan, de l'autre dans des travaux de linguistique générale où la méditation des propositions saussuriennes (sur l'arbitraire du signe, le sémiologique, par exemple) s'approfondit. Par certains aspects, la focalisation de son attention théorique sur la place de « l'homme dans la langue » annonce en linguistique générale le dépassement du structuralisme dans les théories de l'énonciation et la pragmatique. Nulle part mieux qu'en France, d'ailleurs, on est à même de mesurer la somme de malentendus qui préside aux relations entre enseignement saussurien et constitution du structuralisme: la réception du Cours par A. Meillet est d'emblée ambivalente, les travaux d'un G. Gougenheim (1900-1972) manifestent un structuralisme diffus (Le Système grammatical de la langue française (1938), le travail original de L. Tesnière (1893-1954) dans ses Eléments de syntaxe structurale (1959, Klincksieck) est surtout salué pour la préfiguration de la notion chomskienne de transformation. Quant à G. Guillaume (1883-1960), lecteur opiniâtre de Saussure, il élabore une théorie du langage - la psycho-systématique ou psycho mécanique -, moins en référence à la définition saussurienne du système qu'en rapport à un dynamisme, un « cinétisme » de la langue-pensée. Il jette ainsi les bases d'une école guillaumienne de linguistique très vivante qui hésite à se reconnaître structuraliste et tend à se développer à partir de ses propres principes.



- L'historiographie du structuralisme linguistique superpose et confond souvent deux problèmes distincts: d'une part ce qui relève de la genèse et de l'influence réelle du Cours de linguistique générale et, d'autre part, ce qui relève de la valorisation rétrospective (légitimation par les « précurseurs ») dans les différentes versions du structuralisme. De ce point de vue, et bien qu'il existe de nombreuses intersections, il n'est pas assuré que le champ de la postérité saussurienne en linguistique au XX<sup>e</sup> siècle recouvre exactement le terrain proprement structuraliste. Pourtant, la sortie du structuralisme sera présentée souvent (selon un point de vue volontiers extérieur à la linguistique elle-même) sous la forme d'une minoration axiologique (le structuralisme n'aurait été qu'une idéologie dont la linguistique ne fut que le prétexte), plutôt que sous la forme d'une relativisation historique. Dans le champ linguistique proprement dit, la contestation du structuralisme s'exercera dans les années 60/70 de manière ambiguë: les reproches qu'on lui adresse concernent souvent davantage les principes que les oeuvres: le champ immense de la description des langues dans lequel ses promoteurs se sont investis). Saussure ferait ainsi obstacle à l'invention d'une linguistique de la phrase, réalisée au contraire dans le modèle syntaxique proposé par N. Chomsky, à une sociolinguistique de la covariance langue/société, à l'étude de la dimension subjective et pragmatique des discours...

Au delà des polémiques, on se fera sans doute une idée plus précise de la situation historique du structuralisme quand on disposera d'une genèse complète des concepts du Cours de linguistique générale, et que le recul permettra d'évaluer plus précisément le degré de compacité de ce qu'on continue de nommer « structuralisme » par commodité et provision. L'entreprise de description des langues est une entreprise à long terme, le structuralisme une étape dans cette histoire, la linguistique générale la mise en forme d'un savoir des langues qui ne se réduit pas à l'hypostase de quelques principes généraux. On peut donc déjà risquer que le structuralisme linguistique est un relais ponctuel mais intense dans cette histoire longue qui reste à faire. Il a été constitué de plusieurs courants qui se rassemblent et se distinguent en ce qui concerne la définition de l'objet langue, obligeant à une réflexion sur les principes dont l'exigence n'est jamais véritablement dépassée, mais auquel on ne peut pas non plus le réduire.

De ce point de vue, il semble difficile – malgré une doxa solidement installée - de faire dériver de manière *directe* un hypothétique « structuralisme philosophique » du structuralisme linguistique dont nous avons essayé de retracer quelques une des lignes de force de son institution et de ses variétés. C'est que le structuralisme linguistique semble s'être réfracté deux fois au moins : d'une part de la linguistique vers différentes sciences sociales (ethnologie, sociologie, économie, géographie...), d'autres part de celles-ci vers un style de réflexion plus principielle qui a pu prendre lui même des voies diverses (épistémologies régionales ou générales, théories des formations sociales, théories des systèmes, histoire et théories des idéologies, histoire des sciences, théories du sujet, de la littérature, philosophies de la culture...). Un exposé synthétique d'une éventuelle « philosophie structuraliste » nous apparaissant hors de portée, pour des raisons qui tiennent donc autant au fond qu'à la forme, le point de vue que nous adopterons dans les pages suivantes consistera à essayer de mettre en évidence quelques caractéristiques historiques qui nous semblent saillantes des rapports entre philosophie et structuralisme.

## ***II. STRUCTURALISME ET PHILOSOPHIE***

On connaît des noms (C. Lévi-Strauss, M. Foucault, J.Derrida, J. Lacan, M. Serres...), on croit connaître en effet le terrain intellectuel sur lequel ils se rencontrent : celui d'une modernité philosophique assimilée au « structuralisme ». Celui-ci a connu son heure de gloire dans les années 60/70 en France ; il s'est diffusé largement par la suite en particulier aux Etats-Unis où l'on parle volontiers aujourd'hui de post-structuralisme.

On n'en finirait pas pourtant d'énumérer tous les paradoxes et difficultés qui s'attachent à la

définition d'un structuralisme philosophique.

### ***I. Une Ecole « hors les murs » : philosophie et sciences humaines***

Il faudrait d'abord s'entendre, avant la définition même de ce dont il est question, sur une appellation : philosophie structuraliste (?), structuralisme philosophique (?), philosophie du structuralisme (?) Nous prendrons le parti de la coordination (structuralisme *et* philosophie), qui présente certes l'inconvénient de présupposer l'existence du structuralisme, mais qui présente aussi l'avantage de neutraliser la charge polémique des autres dénominations et de respecter trois caractéristiques complexes de cette mouvance ou de ce moment philosophique qu'aucun des « acteurs » n'a vraiment repris à son compte (sauf Lévi-Strauss qui manifeste significativement de fortes réticences vis à vis d'un structuralisme « proprement » philosophique).

**I.1.** D'abord il y a l'exercice systématique du soupçon vis à vis de la prétention philosophique à jouer le rôle de fondement ultime, d'élucidation des principes premiers (ontologiques ou transcendants) de toute connaissance et de toute pratique. Cette prétention est assimilée globalement à un « avant » de la « coupure structurale » en philosophie. Cette caractéristique ne suffit pourtant pas pour répondre à la question posée par G. Deleuze en 1973 – « à quoi on reconnaît le structuralisme (?) ». Elle appartient depuis toujours, par exemple, à l'empirisme, attitude philosophique peu connue, peu valorisée, peu illustrée en France où sa version modernisée (l'empirisme logique) ne sera véritablement diffusée que tardivement (au début des années 80), et précisément en réaction au structuralisme. Mais c'est plutôt dans le cadre d'un rationalisme élargi, c'est à dire désacralisé et historicisé, tendu vers ce qui est inassimilable par les conceptions antérieures de la raison – Descartes, Kant, Hegel pour l'essentiel – que le structuralisme contestera la posture philosophique d'un discours fondateur qui n'est pas lui-même fondé. Cet élargissement de la raison n'est pourtant pas un retour simple sur sa genèse. Il est plutôt une remise en cause des limites assignées à la raison par le sujet cartésien assimilé au cogito, par le sujet transcendantal kantien dans ses rapports à la connaissance et aux pratiques, par le savoir absolu hégélien dans ses conditions dialectiques d'émergence et de réalisation, son origine et sa téléologie. C'est pourquoi les formes les plus radicales du structuralisme en philosophie remettent toujours en cause les partitions les mieux établies de la tradition : *le sujet et l'objet* si le sujet peut devenir à son tour objet (la version lacanienne de la psychanalyse, par exemple), *l'a priori et l'a posteriori* kantien si le symbole ou le signe, parce qu'ils relèvent de systèmes « toujours déjà » institués sans sujet (individuel ou collectif) instituteur originaire, ouvrent un abîme qui est un espace de jeu entre le sujet et l'expérience, *le système et l'histoire* enfin, si les *différences* qui régissent le système ne sont pas de l'ordre de la contradiction dialectique (cf. G. Deleuze, *Logique du sens*) et n'orientent vers aucun telos des figures de la raison réconciliée avec elle-même, malgré et à travers ses *ruses*.

**I.2.** Ensuite, si toujours, la philosophie s'est nourrie « de ce qui n'est pas elle » (G. Canguilhem), les philosophes réputés structuralistes, ou impliqués dans le développement du structuralisme sur un mode plus ou moins critique (G. Deleuze, P. Ricoeur, par exemple), auront spécialement tenté de réfléchir de manière explicite, problématique et par différence, un régime de la pensée philosophique vis-à-vis des sciences humaines et des pratiques sociales qu'elles théorisent.

**a)** Il nous semble que c'est là, sur le plan historique, l'une des caractéristiques les plus importantes des rapports entre philosophie et structuralisme. De ce point de vue, à la prudence « scientifique » d'un C. Lévi-Strauss, qui manifeste très tôt des réticences vis à vis de ce qu'il considère comme un structuralisme plus ou moins spéculatif (philosophique), répondrait en écho et par contraste, à l'autre extrémité du spectre, la réflexion de J. Derrida (dès *L'écriture et la différence* et *De la grammatologie*) sur la « naïveté » d'une détermination strictement positive de la

« structure » dans les sciences de l'homme (linguistique, anthropologie, théorie de la littérature...) et sur les notions mêmes de « marges » ou de « propre » de la philosophie. D'une attitude à l'autre, c'est le statut même du discours philosophique qui est en question, et la définition althusserienne de la philosophie comme « pratique théorique », puis « lutte des classes dans la théorie » modalise autrement (et entre autres) mais dans la même direction, cette interrogation « structuraliste » hantée à la fois par le thème de la « scientificité » (ici, du matérialisme historique), des « positivités »... et par le refus du positivisme. Le structuralisme français des années 50/60 prend acte de l'impossibilité dans laquelle se trouve le discours philosophique de maintenir une consistance sans le recours aux résultats et méthodes des sciences humaines (sociologie de Durkheim et Mauss, linguistique saussurienne, psychologie génétique de Piaget...), qui se sont détachées de la philosophie à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Par cet aspect, il est incontestablement une entreprise de *modernisation* (cf. F. Wahl 1968, T. Pavel 1988). Quant à M. Foucault, les notions qu'il propose de « positivité », « d'épistémé », de « configurations discursives », de « régime de discours »... sont toutes dirigées contre le pouvoir d'auto-imposition philosophique traditionnel : l'enquête archéologique sur le regard médical (*Naissance de la clinique*), sur la déraison (*Histoire de la folie*), sur les sciences humaines (*Les mots et les choses*) ne construit à chaque fois son objet qu'en déconstruisant les objets privilégiés des discours philosophiques de la tradition (la Raison, le Normal et le Pathologique, l'Homme...). Malgré des divergences fondamentales (violemment exprimées dans un débat sur Descartes, par exemple), la notion derridienne de « déconstruction » et celle foucauldienne « d'archéologie » ont au moins en commun, à travers deux métaphores très diversement connotées renvoyant à deux sources dissemblables (la « Destruktion » heideggerienne et la « Genealogie » nietzschéenne), selon deux parcours divergents, à partir de conceptions différentes du « discours » ou du « texte », de prendre acte d'un régime de pensée « second » attaché à défaire – c'est à dire aussi bien à réinvestir – les enjeux de la tradition philosophique.

**b)** De ce point de vue, la « secondarité » est sans doute une autre caractéristique majeure de l'orientation structuraliste en philosophie. Cette secondarité s'exprime d'une part, dans le mode de référence à certains textes privilégiés sous l'égide du « retour à ... » (retour à Freud pour Lacan, à Marx pour Althusser, et de manière moins évidente mais néanmoins patente à Nietzsche pour Foucault, à Heidegger pour Derrida), d'autre part dans un style de problématisation philosophique où les objets de la philosophie (la Liberté, la Vérité, l'Homme...) ne sont plus accessibles « directement », mais seulement à travers les *discours* qui sont tenus sur eux par la *tradition* ou par les sciences humaines. De ce point de vue, le structuralisme entretient des relations d'intimité conflictuelle avec l'herméneutique : la « re-lecture » n'est pas l'assomption d'un sens caché. La secondarité s'exprime plus fondamentalement, dans ce que certains ont appelé la « forclusion de la référence », dont le principe serait fourni dans la définition saussurienne du signe et de son arbitraire, celle du système de la langue comme « structure de renvoi » ou toute identité n'est produite que par différenciation et opposition sans terme ultime (cf. ici même, l'article *Structuralisme linguistique*). Ce dernier aspect n'est d'ailleurs pas nécessairement inhérent au structuralisme : G. Hottois (1979) y voit le trait commun, la ligne de fracture commune à plusieurs courants contemporains qui distinguent différentes formes et degrés de la « secondarité » entendue en ce sens dans la phénoménologie, l'herméneutique, la philosophie du langage ordinaire. Enfin, la secondarité est l'aspect du structuralisme qui, amplifié, donnera naissance au thème post-structuraliste de la « post-modernité ».

**I.3.** D'autre part, on peut considérer comme symptomatique d'une attitude philosophique d'époque le travail d'un historien de la philosophie comme M. Guérault qui, selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, considère les œuvres philosophiques du passé (Fichte, Descartes, Spinoza...) comme des textes clos sur eux mêmes, soustraits aux déterminations historico-psychologiques externes, et entièrement voués à la reconstruction systématique de leurs commentateurs. Même si cette clôture ne doit rien, directement, à celle des « systèmes » langagiers analysés par les linguistes ou les théoriciens de la littérature, elle atteste paradoxalement du surinvestissement dont

*l'épistémologie des systèmes de pensée* fait l'objet à l'époque et, plus largement, des difficultés à penser l'histoire à partir de la catégorie saussurienne de *synchronie*. Au-delà du cas Guérault – qui a joué un rôle non négligeable dans la formation philosophique d'une génération sans assumer explicitement une position « structuraliste » - c'est souvent sous le nom de Théorie (avec majuscule) que s'auto-désigne alors ce point de vue : intransitivement et souvent sans détermination supplémentaire. Non que la Théorie n'ait pas d'objet et ne puisse devenir « théorie de... », mais parce que les objets qu'elle se donne sont toujours donnés « ailleurs » à travers les médiations d'un système symbolique structuré où ils n'apparaissent que comme symptômes de surface d'une configuration non visible (d'où la promotion d'un mode de lecture « symptômale » de Marx, à l'œuvre par exemple dans *Lire le Capital* d'Althusser, et plus ou moins librement emprunté à Nietzsche) . En tous les domaines qu'elle aborde, d'ailleurs, la manière structuraliste consistera non en une suspension provisoire du sens, qui fut la grande affaire de la phénoménologie qui cherchait là, elle, l'accès aux modalités transcendantales de donation de sens originaires, le « retour aux choses mêmes » (« l'époché », et les œuvres du dernier Husserl, en particulier *Expérience et jugement*), mais en la mise en crise systématique ou stratégique de la signification sous l'égide du *Signifiant*. Sous sa forme la plus systématisée, en même temps sans doute que la plus positive, la thématization par M. Serres de la *communication* sous le signe d'Hermès et de Leibniz (*Hermès I. II. Et III* 1969, 1974) problématise de la manière la plus large cette circulation, sans terme ni but ultime, des variations, des variétés, de l'infini pluralité des codes qui définissent le monde comme « l'ensemble des possibles ». Non que le monde soit codé dans une langue universelle, mais au contraire parce que chaque chose du monde, chaque région du savoir ne reçoit son identité individuelle que parce qu'elle est porteuse d'une forme (« une morphè ») qui en fait un canal sur le réseau de communication universel : « La condition de possibilité de tout savoir est cet espace transcendantal de communication où les transports peuvent s'effectuer, où les graphes sont inscriptibles. Tout domaine scientifique n'est qu'une région de cet espace » [cf. *L'interférence*]. Le transcendantal n'est plus alors ni rigoureusement dans le sujet qui pense le monde (une forme de la pensée), ni dans les choses comme corrélat de la pensée (une forme universelle), mais dans un espace indéterminé de variations que ni l'unité de l'esprit, centre de toutes mes représentations, ni celle de l'univers dont la première serait le reflet ne viennent garantir. La seule unité du savoir (de l'encyclopédie qui ne peut se refermer sur elle-même) est dans la circulation/importation/exportation de références multiples comprise comme un espace d'échanges sans terme. De ce point de vue, on pourrait presque définir les rapports de la philosophie et du structuralisme des sciences humaines à partir de ce paradigme de la traduction, de la communication, de l'échange. Le moment structuraliste en philosophie, s'il procède bien de développements en linguistique, en anthropologie, en psychanalyse... qui se sont produits en dehors d'elle, ne consiste pas en une simple sommation des savoirs partiels dans une anthropologie encyclopédique, ni en une simple transgression des frontières disciplinaires dans une interdisciplinarité à visée totalisante, mais plutôt d'une réappropriation (souvent violente, conflictuelle, concurrentielle) de concepts enracinés dans une région du savoir (le symbolique, le signe, le signifiant, la structure...) et mis en circulation pour à la fois être mis à l'épreuve dans la tradition philosophique et soumettre cette tradition à l'épreuve en retour. Exemple est à cet égard le style derridien en philosophie qui consiste à diffuser à partir de domaines variés du savoir des « simulacres » conceptuels, par exemple la *différance*, à partir de l'analyse du signe saussurien considéré à la fois comme l'avancée la plus décisive contre l'idée de *signifié transcendantal*, et comme la forme la plus subtile du maintien du préjugé *logocentrique* dans la pensée moderne. Le jeu réglé, la stratégie (à la fois comme combinatoire, ajustement mécanique, exploration systématique des compossibilités), sont alors non seulement des objets de pensée, mais un *style* que chacun des philosophes saisi par le structuralisme module dans des directions diverses ou à partir d'un champ qui lui est propre. L'épistémologie de M. Serres consiste à parcourir (en le faisant exister par là-même) l'espace différencié des sciences modernes. Cette stratégie montre qu'il existe plusieurs théories d'une même science (l'arithmétique est « réaliste », l'algèbre « nominaliste »...), plusieurs théories de sciences différentes, et donc « qu'il est vain de demander où s'enracine la

science, à partir de quoi elle prend son sens global, sur quel sol primitif elle se fonde. Les sciences, en interférant, se confèrent entre elles le sens » [cf. *L'interférence*]. La (les) définition(s) de l'énoncé dans *L'archéologie du savoir*, sa mise en pratique dans *les mots et les choses* relèvent également du jeu réglé : si un énoncé au sens foucauldien n'est ni une proposition (proférée par un sujet logique) ni une phrase (émanation d'un auteur), c'est parce qu'il relève d'une *régularité* spécifique qui n'est ni celle de son origine ni celle de son originalité, référable à un sujet transcendantal, ou un esprit d'époque mais à « une place déterminée et vide qui peut être effectivement remplie par des individus différents ». Dans cette mesure, l'archéologue foucauldien ne dresse pas une *typologie* des énoncés mais ordonne leur *topologie* : il décrit un espace (celui des « formations discursives ») où les énoncés se constituent en familles. Les lieux d'apparition d'objets et de concepts sont des corrélats de ces formations, et les « formations non-discursives » où s'inscrivent les énoncés (institutions, événements, pratiques sociales...), ou qui sont elles-mêmes des énoncés (codes déontologiques, chartes, contrats...), en constituent la condition de possibilité. A travers l'analyse archéologique de l'Histoire Naturelle, de l'Analyse des richesses, de la Grammaire Générale, *Les mots et les choses* dessine ainsi l'espace de jeu de formations discursives qui échappe autant à la formalisation des propositions qu'à l'herméneutique des phrases, qui considère ses objets non comme des *documents* attendant l'interprétation ou la formalisation, mais des *monuments* posés sur un socle énonciatif anonyme. De manière semblable, à travers la relecture de Marx, Althusser discerne, derrière les hommes « réels » et leurs rapports « réels », derrière les idéologies et les rapports imaginaires que les hommes entretiennent avec leurs conditions matérielles d'existence, un domaine plus profond comme objet de science et de philosophie. De ce point de vue, la Théorie s'identifie à la production de l'objet théorique, puisque les vrais « sujets » de la structure économique sont d'abord des « places » dans un espace défini par les rapports de production, objet propre de l'analyse... dont l'analyste est lui-même partie prenante.

## ***II. Une chronologie complexe***

La deuxième grande difficulté qu'on rencontre dans l'historiographie des rapports structuralisme/philosophie consiste à décider d'une périodisation satisfaisante. Pour cela, il faudrait au moins mettre en évidence les liens du terme *structure* à ses dérivés (structuralisme, structural), pour débrouiller l'écheveau complexe qui, dans les années 50/ 60, a abouti à la rumeur de l'existence d'une « science- pilote » dans les sciences humaines - la linguistique - et d'une évolution philosophique qui en serait la conséquence plus ou moins directe... Il faudrait enfin questionner cette évidence même : si l'existence d'une linguistique structurale est en effet attestée dès les années 20/30 de ce siècle, on sait, d'une part, que cette existence est *plurale* (voire contradictoire) et *discrète* (les enjeux généraux du structuralisme linguistique ne seront perceptibles que plus tard, dans les années 50/60), et surtout que ses engagements épistémologiques sont divers (fonctionnalisme, axiomatique, théorie des comportements...) ; on sait enfin qu'elle est *éphémère* : les premiers développements de la linguistique chomskienne la remettent en cause dès la fin des années 50, justement au moment où la rumeur d'une philosophie structuraliste commence à se répandre largement (Cf Chiss et Puech 1997).

Mais la genèse du structuralisme philosophique à partir de la seule approche linguistique de la structure (c'est à dire de l'histoire des théories linguistiques), n'est sans doute pas entièrement satisfaisante. Il faut en effet tenir compte : a) de ce que le concept de structure est absent des écrits de Saussure, où l'on ne trouve que les concepts de « système » et de « forme », et b) de ce que ces deux concepts – mais s'agit-il des mêmes concepts – n'appartiennent pas en propre à la linguistique et fonctionnent depuis longtemps en mathématiques, et plus longtemps encore en biologie. L'adoption d'un point de vue de « longue durée » sur le structuralisme montrerait sans doute qu'il constitue une réponse originale à une question qui concerne depuis Aristote la structuration morphologique de la matière sous trois de ses aspects que ni la physique antique (qui postule un principe organisateur interne à la matière) ni la physique fondamentale classique et moderne ne parviennent à prendre en compte véritablement (même avec l'aide de la cybernétique et de la

théorie des systèmes): l'organisation, la complexification, la diversification des substrats matériels. Pour J. Petitot (1999), l'apport des formalismes linguistiques issus de Saussure dans ce contexte large réside dans un déplacement à haute portée historique du problème: avec l'étude de l'organisation des systèmes symbolique, linguistique, sémiotique, l'intérêt se déplace « d'une *physique* vers une *logique* de l'organisation ». En retour, on peut penser que la diversité des engagements épistémologiques de la linguistique structurale réfracte plus ou moins consciemment cette histoire longue et ses intérêts de connaissance multiples : de l'entéléchie aristotélicienne au jugement téléologique sans valeur constitutive de Kant, de la réflexion sur le « Gestalt » de Husserl, puis de Merleau-Ponty, aux formalismes logico-mathématico-linguistiques se joue, bien avant l'apparition de la conceptualité saussurienne, le sort d'une explication rationnelle de la totalité, du système, de la finalité, de la différence, de la genèse et de la structure.

Il faudrait également, pour rendre compte des rapports de la philosophie au structuralisme, distinguer les appréciations globales du structuralisme en philosophie selon les époques où elles sont portées.

**a)** Par exemple, en 1963 (*Esprit* 11), P. Ricoeur prend acte de la pensée structurale (celle de Lévi-Strauss) et de son incidence sur la philosophie : c'est l'alternative structuralisme/herméneutique qui se met en place, et qui ressurgit d'ailleurs aujourd'hui aussi bien dans les théories littéraires que dans le domaine de la sémantique linguistique. P. Ricoeur prenait alors la suite de Merleau-Ponty qui, le premier, attirait l'attention sur les potentialités philosophiques du *Cours de linguistique générale* de Saussure (*Signes* 1960) dans une perspective s'inscrivant dans une certaine filiation (critique) à la phénoménologie husserlienne et heideggerienne. Pour Merleau-Ponty, Saussure, d'une part, achève en un certain sens la phénoménologie husserlienne en complétant l'idée de « grammaire pure » des *recherches logiques*, et, d'autre part, propose une « philosophie de l'histoire » (à travers la distinction synchronie/diachronie) absente chez le phénoménologue allemand. Merleau-Ponty lui-même - peut-on penser - prenait le relais de E. Cassirer. Ce dernier, en 1945, situait le structuralisme dans la longue durée de l'alternative entre substance et fonction (« Structuralism in modern linguistics », *Word* I et *Essai sur l'homme*) et dans le prolongement de sa monumentale *Philosophie des formes symboliques*. Il semble que ce soit lui qui propose la première occurrence du terme « structuralisme » dans ce sens très général, hors de toute visée technique et dans un champ de réflexion où la linguistique est évidemment impliquée, mais dont les principes d'analyse servent surtout de fil directeur dans une enquête critique sur la diversité et l'unité des représentations humaines. De ce point de vue, il semble que la rencontre de Cassirer avec Heidegger en 1929 à Davos (contemporaine de la rédaction du manifeste structuraliste du Cercle linguistique de Prague) constituait déjà, évigagée rétrospectivement, un embranchement majeur de la pensée contemporaine : à travers une discussion serrée sur le schématisme transcendantal chez Kant, c'est la question de la légitimité philosophique de *l'anthropologie* qui est en question. Radicalement remise en cause par Heidegger qui exacerbe la critique husserlienne du « psychologisme », du « sociologisme », elle est défendue par Cassirer au nom d'un néo-kantisme « élargi » qui n'entend se priver d'aucune des ressources offertes par les sciences humaines en renouvellement. On peut voir là peut-être l'une des sources (paradoxaux) du débat structuraliste sur l'anti-humanisme théorique (Althusser). On peut penser que ce débat désignait en tous cas comme par défaut le cadre général dans lequel prendront place les débats structuralistes : celui des relations entre les sciences de l'homme et la philosophie, et les enjeux âprement discutés d'une anthropologie philosophique (Heidegger).

**b)** La diversité des modalités de réception du structuralisme invite donc à penser que la problématique structuraliste n'est pas pour la philosophie une problématique « autochtone ». Avant elle, en France, « l'existentialisme » sartrien a émergé au contraire à partir de Husserl et Heidegger qu'il prétend prolonger. L'émergence du structuralisme cherchera plutôt ses ressources premières dans un « ailleurs » sinon de la philosophie du moins de la philosophie universitaire :

l'anthropologie culturelle après le retour des Etats-Unis de Lévi-Strauss, la linguistique à travers Jakobson, Martinet, puis Saussure, la psychanalyse après la rupture lacanienne avec la Société Internationale, etc. De ce point de vue, le roman de formation qu'est *Tristes tropiques* de Lévi-Strauss constitue comme l'emblème ambigu d'une génération : sous le signe de la *déception*, la futilité de l'exotisme et celle de l'académisme sont réunis dans un même opprobre au profit d'une exigence de renouvellement théorique (*par* la théorie) que *L'anthropologie structurale*, *La pensée sauvage* et les *Mythologiques* tenteront de satisfaire à partir de la Science . Ce qui se joue à travers le structuralisme tel qu'il est « reçu » chez les philosophes, c'est une certaine relation aux sciences, et plus précisément, dans les sciences, à « l'empirie » à laquelle elles donnent accès. De ce point de vue, si l'anti-hégélianisme est bien la forme la plus spectaculaire que prend l'institution du structuralisme (la génération structuraliste a suivi les cours de Kojève, véritable introducteur de Hegel en France), c'est avec la philosophie *transcendantale* de Kant ou celle de Husserl que le structuralisme philosophique dialogue et polémique véritablement : qu'il s'agisse du langage, des mythes (Lévi-Strauss), des formations sociales (Althusser), des religions (Dumézil), de l'inconscient (Lacan), ce qui est en question pour les philosophes à travers la notion importée de « structure », c'est son pouvoir *constituant*, et l'assignation d'un lieu et d'un mode de cette constitution : quel sujet ? quelle histoire ? quelles instances des formations sociales ? Quel type de causalité, d'efficience ? Quel mode d'intelligibilité ?

### **III. Un rationalisme paradoxal et impliqué**

Devant de telles difficultés, plusieurs solutions s'offrent à l'analyse.

1) La première, (la plus faussement radicale) consiste à déclarer la tâche impossible : il n'y pas d'histoire de ce qui n'a ni origine, ni limite disciplinaire, ni consistance actuelle (qui se réclamerait aujourd'hui, en tous cas en France et dans le domaine philosophique, du structuralisme ?) Le structuralisme n'aura été qu'une mode intellectuelle (ce qu'il a été aussi en effet), un mirage dans sa dimension pseudo-linguistique, selon T. Pavel (1988 ) (mais quel philosophe réputé structuraliste s'y est-il donc laissé prendre sans réserve?), une opération idéologique subversive et sans fondement philosophique sérieux dont l'apogée se situerait pendant l'année 1968 (des pamphlétaires restaurateurs de l'ordre philosophique normal (kantien) ont pu parler après-coup de *Pensée 68* à son sujet), un nihilisme superficiel aux effets philosophiques néanmoins « autophages » (la philosophie ne parle plus que d'elle-même) (J. Bouveresse, 1984), une imposture intellectuelle (et scientifique) enfin, que seule une autre imposture est susceptible de mettre au jour (A. Sokal, 1997).

2) La seconde est moins radicale et plus périlleuse : elle consisterait à montrer que chacune des appréciations négatives énumérées plus haut pourrait être retournée en objet d'étude socio-historique. Par exemple, la diffusion très large, autour de l'année 1966 (avec en particulier la publication de *Les mots et les choses* de Foucault et des *Ecrits* de Lacan) de l'idée d'un structuralisme généralisé homogène, s'inscrit vraisemblablement dans l'histoire très spécifiquement française des mouvements littéraires artistiques et philosophiques depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : romantisme, symbolisme, surréalisme, existentialisme, personnalisme... Dans ce cadre, le structuralisme philosophique devrait apparaître comme la continuation d'une idiosyncrasie française des « avant-gardes », qui mêlaient une esthétique, une éthique et une politique des idées (dans des proportions variables) autour d'une « personnalité-phare ». Or, le structuralisme n'aura homologué aucun « leader ». Il aura pratiqué une sorte de suspension du jugement dans le domaine éthique - « l'anti-humanisme » est, sinon une contre-éthique, du moins une anti morale. Son esthétique est largement assujettie à l'impératif de connaissance, et sa « politique » a été reçue de manière si diverse qu'on a pu dire à la fois que les événements de 1968 en ont été l'illustration la plus manifeste ou au contraire une réaction contre son formalisme abstrait, idéaliste et vide. L'approche socio-culturaliste du structuralisme philosophique attesterait cependant certainement

d'une transformation du statut sociologique de la production-diffusion des idées en France :

- les figures de « l'engagement » politique, du « grand » intellectuel, prévalentes depuis la guerre dans les mouvements culturels, sont à la fois intégrées et dépassées de manière très ambiguë : de la conscience/témoin à vocation universelle, de l'intellectuel organique ou du « compagnon de route », vers le *spécialiste impliqué*. Si l'on admet que, depuis les années 20/30 (cf. par exemple la divergence, parmi les surréalistes, entre A. Breton et L. Aragon), une grande partie des débats intellectuels en France est nettement orientée par les prises de position vis à vis du marxisme, et plus spécifiquement du parti communiste, la guerre froide, la « déstalinisation » et la décolonisation vont introduire une nouvelle donne, où le structuralisme est impliqué de manière plus ou moins directe et, de toute manière, complexe : la question du « relativisme et de l'identité culturelle » (cf. le Lévi-Strauss de *Race et histoire*) devient cruciale, celle de la scientificité (vs idéologie) urgente pour dégager le marxisme de ses attaches dogmatiques et meurtrières de l'époque stalinienne ou aussi bien « humanistes » post-staliniennes (Althusser) :

- Le structuralisme est, dans les années 60, avec l'éclatement de la « vieille » Sorbonne, incontestablement contemporain de l'élargissement de la base sociologique de l'Enseignement Supérieur, lui-même concomitant de la reconnaissance d'une autonomie relative des sciences Humaines au sein des Facultés de Lettres et d'une spécialisation des recherches sur le modèle des « sciences dures » (laboratoires, publications spécialisées, réorganisation du CNRS).

- Ses promoteurs/diffuseurs auront été à la fois marginaux dans l'institution universitaire « normale » (Greimas, Barthes ) et distingués dans les institutions « d'élite » et/ou de renouvellement (Ecole pratique pour Greimas, Ecole Normale Supérieure pour Althusser, Derrida et même Lacan un temps au moins, Collège de France pour Barthes et Foucault, Université de Vincennes pour Deleuze...).

Mais ces données, et d'autres encore, ne sont que des corrélations dont il est difficile de dire si elles sont causes ou effets historiques, ni même si elles ne s'inscrivent pas dans une histoire plus longue que celle qui transparait dans les (rares) histoires du structuralisme. V. Descombes, T. Pavel, F. Dosse semblent s'entendre en effet sur une périodisation qui ne remonte jamais avant 1945 et situe en 1967 l'amorce de la contestation et du déclin du structuralisme, ce déclin étant d'ailleurs tantôt assimilé à sa banalisation universitaire (donc à sa légitimation définitive), tantôt à l'échec de son projet intellectuel... Mais surtout, les histoires récentes du structuralisme restent largement dans la tonalité polémique qui a très fortement accompagné son installation comme paradigme (réputé) dominant, ce qui, paradoxalement, revient presque toujours à prendre à la lettre ses déclarations de rupture, sa volonté de « commencement absolu » à partir desquelles il est en effet plus facile de le réfuter globalement ou de dénoncer son caractère illusoire à des fins de restauration.

**3)** C'est pourquoi une troisième voie pourrait consister à essayer de rétablir - de manière peut-être un peu provocatrice - des continuités, là où les acteurs ont préféré privilégier, de manière quelque peu rhétorique parfois, une mythologie des commencements absolus (le thème de la « coupure » ou de la « rupture » chez certains) et une eschatologie ambiguë de la fin (de la philosophie, de la métaphysique, voire de la pensée occidentale). Or, sans nier la volonté de « rupture » qui marque les rapports du structuralisme et de la philosophie dans les années 60/70, sans remettre en cause les filiations proclamées (d'ailleurs souvent contradictoires entre elles) avec Nietzsche, Freud, Marx et Heidegger..., on peut raisonnablement penser que la mutation structurale en philosophie renoue en même temps des liens avec des traditions et débats philosophiques anciens, plus ou moins « dominés » et recouverts au XIX<sup>e</sup> siècle en France par des courants spiritualistes et éclectiques qui ont organisé sur le plan institutionnel le champ de la philosophie depuis le XIX<sup>e</sup> siècle. La *sémiotiké* envisagée par Locke en 1690 était sans doute beaucoup plus une théorie des idées qu'une théorie du signe au sens moderne du terme, tout comme l'analyse condillacienne ou les théories du langage des encyclopédistes et des idéologues, mais les problèmes de philosophie de la connaissance qu'elles permettaient de soulever sont certainement plus proches de ceux posés dans la mouvance structuraliste que ne le sont ceux de la philosophie française du



XIX<sup>e</sup> siècle (Auroux, 1979). On peut penser tout particulièrement qu'à travers l'engouement de toute la période pour le *matérialisme* – dont est à la fois dessaisie et affectée la tradition marxiste, métabolisée dans la pensée de Sartre des années 50, et retravaillée par Althusser, en partie contre Sartre –, c'est l'empirisme – sa valeur et son statut philosophique – qui est à la fois redécouvert et mis en cause. De ce point de vue, les concepts d'apparence oxymorique de l'épistémologie bachelardienne (le *matérialisme rationnel*, le *rationalisme appliqué*, la *phénoménotechnique* ...) fournissent le cadre de nombreux débats en philosophie de la connaissance, et disent à la fois l'attachement à une tradition rationaliste ancienne, et l'impossibilité de se satisfaire d'une conception anhistorique, spéculative, normative et/ou téléologique de la raison, tout comme d'un impérialisme de l'expérience. L'épistémologie historique bachelardienne, celle de Koyré également, s'enracinent elles-mêmes dans ce terreau du début du siècle où la crise de la culture, de la civilisation, des représentations de la science et de la raison avait appelé les esprits les plus aigus à élaborer des instruments de pensée propres à réagir à la tentation irrationaliste. Les historiens, (avec en particulier la prise en compte de la longue durée et de la « série »), et les épistémologues, avec leur attention précise portée aux « rationalismes régionaux », aux relativismes des conditions concrètes de la production des vérités scientifiques, ont alors jeté les bases d'une rationalité ouverte dont hérite le structuralisme, même quand il ne s'y cantonne pas (E. C. Gattinara 1998). Plus radicalement, le point de départ de la *déconstruction* derridienne ne réside-t-il pas (*La voix et le phénomène*) dans un commentaire serré de Husserl sur la temporalité et les perturbations qu'introduit la *matière* langagière dans la thématization phénoménologique de l'intuition et des idéalités culturelles les plus hautes ? La partie se joue alors avec l'empirisme contre la forme la plus avancée du rationalisme transcendantal, et contre lui avec la critique de la métaphysique de la *présence* (à soi, au monde) dont il est porteur.

#### ***IV. Un matérialisme du signifiant ?***

De ce matérialisme du *signe* ou du *signifiant*, on peut penser que, sous des formes variées, il constitue l'horizon philosophique d'une génération. Il détermine en effet deux thèmes dominants, deux directions majeures de la philosophie contemporaine dans ses rapports au structuralisme.

1) La mise à jour d'un ordre du *Symbolique* et de son efficace. Le symbolique n'est pas seulement structuré, ce qui conduirait à chercher *l'origine* ou le fondement de sa structuration dans une démarche historique ou génétique, mais *structurant*, ce qui conduit à questionner sa logique et à décrire les lieux de son efficace. La reconnaissance d'un tel « ordre » oriente dans des directions variées la critique philosophique de la notion de *représentation*, qui informe depuis longtemps tous les débats philosophiques sur la connaissance et, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sur les productions humaines en général. Une série d'alternatives porte alors cette critique.

a) Conscience/inconscient : ce thème introduit par Lévi-Strauss dans le débat structuraliste dès *Les structures élémentaires de la parenté* est hérité du développement des sciences humaines depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, et sans doute de celui des statistiques depuis le XVIII<sup>e</sup>. L'enquête de Durkheim sur le suicide visait déjà à montrer que l'acte qui passe pour la manifestation la plus radicale du libre arbitre d'un sujet, obéissait aussi à des lois déterminantes (structurales ?) dont ne rendait pas compte l'autonomie supposée des individus. Par ailleurs, une part non négligeable des débats de la linguistique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle porte sur le statut psychologique (naturel vs historico-social, conscient vs inconscient) des grandes lois phonétiques, et aboutira à la formulation des célèbres dichotomies saussuriennes (langue/parole, diachronie/synchronie). Dans le contexte de l'après-guerre, toutefois, le concept « d'inconscient » a acquis avec la psychanalyse un autre statut. On pourrait dire que le structuralisme fait converger alors sur la notion d'inconscient deux conceptions d'un déterminisme spécifique mis à jour en linguistique, en sociologie, en anthropologie, en économie politique d'une part, et dans les premiers travaux de Freud de l'autre : le sujet n'est

pas contraint seulement « de l'extérieur », par des faits sociaux de type durkheimiens, il l'est aussi de l'intérieur, par une « force » qui est en lui (cf. l'interprétation freudienne de l'hystérie comme effet d'un « déterminisme psychique »). Cette force échappe à toute identification parce qu'elle ne relève pas de la simple *intérieurisation d'une norme* (Durkheim, Mauss) mais bien d'un dynamisme radicalement conflictuel du psychisme humain, d'une *économie*, descriptible dans une topologie dynamique (conscient/ préconscient/ inconscient, puis moi/ ça/ surmoi). Dans la reprise structurale de la question chez Lacan, la fameuse formule « l'inconscient est structuré comme un langage » substitue à la notion obscure de « force » (de l'affect ou de la pulsion) celle de l'efficace symbolique d'une structure, à la notion de déterminisme, le graphe d'un glissement des signifiés « aspirés » par une place vide sous la chaîne signifiante. Plus généralement, l'approche structuraliste des instances du sujet et de la société manifesterà une attention soupçonneuse vis à vis des catégories de « causalité » et de « détermination », en portant son intérêt sur les phénomènes de surdétermination, de détermination « en dernière instance » (de l'économique sur le social, le politique, l'idéologique chez Althusser), ou de causalité métonymique, c'est à dire d'une causalité présente *dans et par ses effets*

b) Intuition/concept : l'œuvre de J. Cavaillès (1947), sa critique de la phénoménologie reposent sur la promotion « d'une philosophie du concept » contre une philosophie du sujet, et jouera le rôle d'un manifeste pour une « sortie » de la phénoménologie et des philosophies de la conscience en général. L'orientation épistémologique très marquée du structuralisme en philosophie trouvera ici l'une de ses motivations les plus fortes. En particulier, l'épistémologie *historique* de Koyré et Bachelard, qui cherche à promouvoir une nouvelle représentation de la vérité, de la science et de la rationalité, se radicalise dans cette orientation à partir des notions de « coupure », de « rupture » de « refonte » épistémologiques.

c) sens/structure : la conception saussurienne de la langue et ses reprises dans la linguistique structurale (en particulier celle de Hjelmslev et de la glossématique) seront interprétées comme l'affirmation de la primauté de la structure sur le sens. Dans la langue conçue comme un système a) le signifié n'est pas le référent, b) la *valeur* d'un signe (seule entité « positive » de la langue, lui est conférée par la série paradigmatique dans laquelle il s'insère, et dans les rapports syntagmatiques qu'il entretient avec les autres signes sur l'axe horizontal. Il ne s'agit plus seulement de dire que la forme précède le sens, mais que le sens est l'effet superficiel, second, décalé d'une forme virtuelle qui à la fois l'organise et le défait.

Le symbolisme des structuralistes n'a plus rien à voir alors avec les symboles d'un Mircea Eliade ou d'un C. G. Jung. Il ne s'agit plus de la projection psychologique (imaginaire, spéculaire) plus ou moins universelle de valeurs attachées à un groupe ou à une mentalité, un individu isolé, mais d'unités élémentaires dénuées de sens en elles-mêmes, produites par des systèmes culturels historiques variables dans le temps et l'espace, ou encore par l'histoire d'un sujet, c'est à dire d'un procès de « subjectivation ».

Si le *Cours de linguistique générale* et les linguistiques structurales qui en sont plus ou moins issues ont pu passer pour un fondement du structuralisme (mais la référence est parfois superficielle, souvent dérivée, toujours à interpréter), c'est bien sûr parce qu'une fois reconnu le rôle du langage comme infrastructure de la culture, le paradigme sémiologique offrait à la réflexion philosophique l'idée d'une science générale des signes, c'est à dire la reconnaissance d'une médiation non substantielle entre le sujet et le monde, susceptible de mettre en crise, sous l'égide de la *science* (vs la philosophie ou l'idéologie) et de la *forme* (vs la substance psychique ou socio-historique), à la fois l'ontologie, la psychologie rationnelle issues de la tradition, et la psychologie positive, voire même un certain héritage de Freud déjà figé en orthodoxie dans la psychanalyse « officielle ». C'est le concept de « signe », librement et diversement adapté de Saussure, plus rarement emprunté à C. S. Peirce, qui porte alors la charge de la critique des philosophies de la représentation. Dans le signe saussurien, on reconnaît l'élément premier d'une structure, élément

qui ne possède par lui-même, à l'état isolé, ni référence extrinsèque dans le monde, ni signification intrinsèque (comme c'est le cas pour l'image de la balance qui porte la signification de l'équité), les deux faces du signe (signifiant/signifié) ne tirant leur valeur propre que de la *position* qu'elles occupent dans la structure différentielle qui leur préexiste virtuellement. Cette critique de la représentation peut même inclure chez certains la critique du concept saussurien de signe lui-même, concept qui reconduirait à travers la distinction signifiant/signifié toute la tradition philosophique des deux mondes (matériels et spirituels, monde empirique et arrière-monde, J. Derrida). Chez Lacan, la refonte est plus ou moins explicite, et conduit à la primauté du Signifiant seul (sur la reprise lacanienne de Saussure, cf. Arrivé 1986). Quoi qu'il en soit, la célèbre triade lacanienne du Réel, de l'Imaginaire et du Symbolique, au delà de son intérêt stratégique dans la sphère psychanalytique, entend affirmer d'abord l'existence d'un *tiers* entre les deux membres du couple traditionnel dans notre culture de l'imaginaire et du réel : le symbolique du structuralisme n'est ni le réel de l'objectivité, ni la projection imaginaire d'un moi; il n'est pas réel mais il n'est pas non plus imaginable. Evoquant la topique freudienne du *ça*, du *moi* et du *surmoi*, la trilogie lacanienne la modifie fondamentalement en conférant au *symbolique* la charge de la gestion de l'appareil psychique, qui n'est plus déterminé par la dynamique cachée de l'enfer pulsionnel de forces obscures, mais structuré à fleur de discours dans les défilés du signifiant, les heurs et malheurs du discours, sous la loi des noms du père.

**b)** Mais ce privilège accordé au *symbolique* conduit à la reprise critique du thème du *transcendantal* issu de Kant et de Husserl. A travers la mise en cause du sujet (ce qui ne veut pas dire que son concept est mis à l'écart), c'est bien le statut du transcendantal qui est en question. Ce que les philosophes croient pouvoir reconnaître à travers la mutation des sciences humaines depuis le début du siècle, c'est la possibilité – apparue indépendamment du pouvoir d'auto-imposition traditionnel de la philosophie – de poser à nouveaux frais la question d'un terrain commun où les rites, les mythes, les formes du vivre ensemble, les jeux de l'enfant, l'aptitude spécifiquement humaine à utiliser des codes arbitraires, à rêver, à parler des langues...s'articulent dans une « fonction » unique (symbolique). Seul, J. Piaget essaiera de donner une existence positive (expérimentale, épistémologique) à cette fonction symbolique, ce qui le conduira vers un « structuralisme génétique » plus proche des développements cognitivistes contemporains que du structuralisme des années 60/70. Mais on en présuppose l'existence de toute part dans la constellation structuraliste.

Sur le plan philosophique, c'est l'existence, le statut et le mode opératoire propre (subjectif ? objectif ?) de cette fonction qui demandent alors à être problématisés dans la mesure où ce qui passait auparavant pour des « représentations » (idées classiques, images, associations, symboles...) d'un « sujet » saisi dans le « jeu » de ses facultés premières (entendement, sensibilité, imagination, raison) ou dans le dynamisme de sa conscience (l'intentionnalité husserlienne), pourrait ne plus apparaître que comme effet de système, de structure. Là encore, E. Cassirer, le premier, dans le cadre d'un kantisme élargi et à partir de la notion de « formes symboliques », a proposé dès les années 20/30 l'idée d'un « monde intermédiaire » (*Zwischenreich*) entre l'esprit et le monde. Il a envisagé (sans mener au bout son projet) *l'unité* de l'esprit dans la *diversité* de ses *œuvres* (la langue, le mythe, la religion, la science, l'art), proposé un principe « formel » d'organisation dynamique de ses activités (la « fonction » emprunté aux mathématiques), indiqué enfin l'horizon de sa recherche : la genèse (plus que l'origine) des significations, dans ce qu'il nomme à la fin de sa vie la *logique* des sciences de la culture. On peut penser que les cadres généraux du paradigme sémiologique ou sémiotique du structuralisme se mettent alors en place. Ils s'inscrivent sur le terrain d'une *philosophie de la culture*, extraordinairement exigeante dans sa forme et son étendue, parce qu'elle refuse, contrairement aux développements plus faciles d'un Dilthey en Allemagne ou d'un Brunschwig en France, d'entériner une coupure étanche entre la culture scientifique et technique d'une part, et la culture lettrée de l'autre, bref, entre « connaître » et « comprendre ». Dès la *Structure du comportement* (1942) et la *Phénoménologie de la perception* (1945), avec la notion de « forme » inspirée de la Gestalt des psychologues, puis enfin, dans *Signes* (1960), avec la notion

de structure empruntée aux sciences humaines (M. Mauss, F. de Saussure, C. Lévi-Strauss), M. Merleau-Ponty, de son côté, prend acte d'un « régime de pensée <qui>, dans tous les domaines, répond à un besoin de l'esprit ». Il en précise ainsi l'enjeu : « Pour le philosophe, présente hors de nous dans les systèmes naturels et sociaux, en nous comme « fonction symbolique », la structure indique un chemin hors de la corrélation sujet-objet qui domine la philosophie de Descartes à Hegel ». A partir de *Signes* au moins, il ne s'agit plus pour Merleau-Ponty de penser comment, transcendentalement, sont produites les structures (cette tâche est encore celle de Cassirer), mais bien selon quel type de nécessité elles régissent l'existence empirique...

Car dans cet ordre de préoccupations, le structuralisme entend sans doute franchir un pas de plus, que Merleau-Ponty ne fait qu'esquisser. Lorsque Foucault par exemple prend pour objet d'analyse la mort, le désir, le travail ou le jeu, c'est pour montrer que ces déterminations accessibles immédiatement à l'expérience ne sont que des effets de position ou de place dans un ordre assigné par la structure d'une culture particulière qui la définit. Il entend bien proposer ainsi une nouvelle répartition de l'empirique et du transcendantal. Avant lui, C. Lévi-Strauss avait dégagé dans les *Structures élémentaires de la parenté* des unités de position équivalentes aux phonèmes de la linguistique (des sortes de *parentèmes*, des atomes de parentés), que les sujets empiriques viennent remplir en prenant place dans une combinatoire purement abstraite qui les détermine dans leur singularité même. Dans le marxisme althussérien, les rapports de production sont également désubstantialisés en rapports purement différentiels qui ne concernent pas d'abord des individus concrets (les « hommes » des humanismes traditionnels), mais des fonctions, des objets, des agents dans l'ordre symbolique (instrument de production, force de travail...), pris dans des rapports de propriété, des processus d'appropriation. A partir de 1961 (séminaire sur *l'identification*), puis en 1964 (*Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*), Lacan non seulement formule la version la plus radicale de la conception structuraliste du sujet en en faisant du signifiant « un sujet pour un autre signifiant », mais il réalise ainsi la convergence entre une conception maximaliste de l'ordre symbolique et une conception minimaliste du sujet : si l'ordre des choses s'institue à partir de l'ordre des discours, « la trame du monde s'inscrit donc à partir d'un manque central, condition de son unité » (F. Dosse). Mais ici, sans doute, le matérialisme philosophique du signifiant trouve sa limite ultime : un matérialisme sans matière, un signe sans signifié, un sujet sans inscription. Un ordre inassignable ?

La tâche qui consiste à résumer les traits distinctifs du « moment structuraliste » en philosophie est bien une tâche paradoxale.

- Les synthèses les plus tardives apparaissent pourtant toujours prématurées : les deux décennies du structuralisme glorieux se sont refermées en diffusant un parfum de cendres qui ne tient pas seulement à la fin brutale ou violente de ses acteurs les plus en vue (Althusser, Barthes, Foucault), et que ne peuvent dissiper ni la chronique mondaine informative (F. Dosse), ni la polémique revancharde désinformée (Ferry et Renaut), ni la distance ironique (V. Descombes), ni le dédain hautain (J. Bouveresse). Seule la reprise critique et circonscrite des sources avouées et cachées de cette effervescence polymorphe devrait pouvoir autoriser une évaluation (T. Pavel, G. Hottot, J. Petitot, par exemple).
- Les synthèses les plus homogènes (mais une synthèse pourrait-elle se recommander de l'hétérogénéité ?) sont les plus trompeuses : les noms qu'on peut rassembler sous « l'enseigne du signifiant émancipé » (V. Descombes) - sous l'enseigne du structuralisme - n'ont coexisté la plupart du temps que dans un champ de bataille où les affrontements ont souvent été rudes : Derrida/Foucault, Deleuze/Lacan, Derrida/Lacan, Ricoeur/Lévi-Strauss..., pour ne s'en tenir qu'aux oppositions internes au paradigme structuraliste. Chacun des acteurs a suivi un itinéraire irréductible au seul structuralisme : l'althussérisme s'inscrit dans une tradition marxiste infiniment conflictuelle, et dans l'histoire intellectuelle encore mal connue et contradictoire de la déstalinisation. Rétrospectivement, on le voit pris dans la fin de course de la comète du « communisme réel », fin de course dont on n'a pas

encore véritablement localisé le point de chute philosophique... Les attaches lacaniennes à la philosophie sont à la fois incontestables et subordonnées, selon les déclarations les plus récurrentes de Lacan lui-même, à la *pratique* et à la *clinique* psychanalytique : le Lacan des nœuds borroméens n'est plus tout à fait celui du Signifiant des années 50 et 60. Les « machines désirantes » de Deleuze et Guattari avec *l'anti-Oedipe* constituent selon certains une résurgence de l'énergie vitale bergsonnienne... peu compatible avec le structuralisme de la discontinuité, de la coupure, du discret...etc.

- Les synthèses d'intention les plus prosaïquement honnêtes ne peuvent éviter enfin un forçage de la notion de structure : parce qu'on ne sait pas si le « système » saussurien est bien une structure au sens de Lévi-Strauss, Lacan, Althusser, Deleuze..., parce que Derrida n'emprunte jamais la voie structuraliste que par stratégie et tactique, ces dernières pouvant à tout moment se retourner contre le structuralisme lui-même. Parce qu'enfin la notion de structure ne dérive pas de la seule linguistique, ce qui conduit dans une synthèse à établir une série synonymique infiniment contestable de notions qui ont chacune leur consistance, leur origine, voire même... leur polysémie propres : structure, système, modèle, forme, signe, signifiant, sujet, sémiologie...

Enfin on peut malgré tout risquer prudemment l'idée que, s'il n'existe pas de « fin mot » des rapports entre structuralisme et philosophie, c'est pour une raison essentielle que le dialogue entre Heidegger et Cassirer mettait en évidence dès 1928 : l'existence et le développement des sciences humaines et, parmi elle, des sciences du langage tout particulièrement, a eu sur la philosophie un double effet. D'une part ils laissaient entrevoir la possibilité de répondre sur un autre mode que Kant à la question critique la plus haute de la philosophie des Lumières, celle de la finitude : « qu'est-ce que l'homme ? » D'autre part il différait de manière radicale et (provisoirement ?) définitive la réponse à cette question, par la mise en place d'une configuration de pensée dont Ricoeur proposa une désignation dès 1963 à Lévi-Strauss, qui ne la récusait point : « un champ transcendantal sans sujet ». Si on prend cette expression à la lettre, le structuralisme aura été une sorte de monstre philosophique. Si on lui restitue en revanche le dynamisme de *tension* qu'elle recèle, on retrouvera en effet, jusque dans ses excès, l'enthousiasme raisonnable et fécond de ce « moment » qui s'essayait à penser la différence et l'articulation sans rêver l'impossible unité. On peut juger que les « modes » philosophiques post-structuraux en France auront manifesté moins de prudence, de vertu, de zèle et parfois de travail : l'humanisme « nouveaux philosophes » aura été à la fois une digression paresseuse et une régression inquiétante, le post-modernisme aura coupé le lien de la philosophie avec les constructions des sciences, et certains courants des philosophies cognitivistes, par logification/naturalisation des structures, semblent parfois tentés de restaurer, comme amnésiques, le rêve vide de l'unité de l'esprit humain.

---

## **STRUCTURALISME, *anthropologie***

### ***C. Puech Paris III***

**(paru en 2006: *Encyclopédie Universalis, Idées, Notionnaires 2*)**

Ce qu'on appelle couramment du nom de « structuralisme » est un courant de pensée du XX<sup>e</sup> siècle référé d'abord au Cours de linguistique générale (1916) du linguiste suisse Ferdinand de Saussure (1857-1913), puis aux développements de l'un des courants majeurs de la linguistique du XX<sup>e</sup> siècle, de l'anthropologie contemporaine issue des travaux de Claude Lévi-Strauss, des théories de la littérature (Roland Barthes, Algirdas-Julien Greimas...), de la plupart des sciences humaines

après 1945, et finalement de la philosophie (Jacques Derrida, Michel Foucault, Jacques Lacan, Jean-François Lyotard...).

On s'attachera ici à dégager les principales caractéristiques du structuralisme, avant de montrer son influence en anthropologie.

### **Les difficultés d'une définition**

Aucune synthèse empirique ne parvient véritablement à ressaisir l'unité d'une École « structuraliste ». D'abord parce que l'extension des intérêts de connaissance - linguistique, sémiotique, théorie littéraire, anthropologie culturelle, psychanalyse - de ce courant semble toujours faire obstacle à la compréhension de ce dont il s'agit : les concepts de « structures », de « modèle » de « symbolique », de « homologues », de « forme », de « jeu »... ne sont nulle part vraiment stabilisés. Ensuite parce que cette extension et cette compréhension ne sont jamais l'objet d'un consensus, mais créent plutôt un champ de bataille aux enjeux divers et aux prolongements variés. Enfin parce que dès sa large diffusion - en France après 1950 -, l'émergence du structuralisme se confond avec ses incessantes rectifications, réinterprétations et réappropriations, par Lacan dans les années 1950, par Maurice Merleau-Ponty, Derrida et Foucault dans les années 1960...

Dans la littérature anglo-saxonne, les expressions « post-structuralisme » et, dans une certaine mesure, « post-modernisme » cherchent à contourner la difficulté, en accédant à l'idée d'un structuralisme épistémologique et méthodologique premier, consistant et homogène qui aurait suscité par la suite une série de réactions critiques qui en auraient constitué d'une manière ou d'une autre la « sortie ». Pourtant, rien n'empêche vraiment de voir dans les post-structuralismes et post-modernismes une radicalisation des principes du structuralisme, fussent-ils parfois dirigés contre lui.

Aucun des acteurs majeurs du champ structuraliste n'a souhaité restreindre le structuralisme à une attitude épistémologique ou à un ensemble de règles méthodologiques stables, définitives et unanimement partagées. Le linguiste Louis Hjelmslev s'est toujours réclamé d'un des courants philosophiques marquants du XX<sup>e</sup> siècle, le positivisme logique. Roman Jakobson n'a cessé de se référer depuis les années 1930 à Hegel et à la phénoménologie husserlienne. Lévi-Strauss lui-même, pourfendeur d'un structuralisme « spéculatif » (Barthes, Foucault, Derrida, Althusser) à l'écart duquel il entendait se tenir, n'a pas manqué d'outrepasser les limites de la prudence épistémologique en proposant une théorie de l'esprit humain et une réflexion sur un humanisme « rénové » ou un « anti-humanisme » qui va devenir l'image vulgarisée et négative de ce courant.

### **Structure : le mot et la chose**

Dès les années 1950 en France, il est clair que la notion de « structure » est le bien commun des linguistes, des biologistes, des mathématiciens, des psychologues et des anthropologues. Plusieurs colloques tentent alors de mesurer le degré d'homologie des différents usages de la notion de structure.

A un très haut niveau de généralité, on peut dire que la structure désigne – quelque soit le champ d'application de la notion – un mode d'organisation de l'objet à connaître tel que les relations y prédominent sur la substance. Il s'agit en somme d'une radicalisation de la notion de système qui n'est plus entendue comme l'ensemble des relations établies entre des éléments qui préexisteraient à ce système, mais comme ensemble de règles abstraites qui font exister ces éléments et leur confèrent des propriétés. Dans cette mesure, la structure comme « totalité » n'est plus la simple somme de ses parties, et toute perturbation qui l'affecte s'auto-répare dans un nouvel état d'équilibre. Enfin, la notion de structure introduit un nouveau modèle de temporalité et de causalité. La genèse d'une structure se confondant avec son fonctionnement, l'origine ne peut plus figurer comme « cause ». La cause devient immanente à ses effets - on parle de causalité métonymique -, dans un système clos refermé sur lui-même.

Dès 1960, Roger Bastide souligne l'origine du mot « structure » dans l'architecture (struere :

construire). Le terme serait ensuite passé dans le vocabulaire de l'anatomie (Fontenelle) et de la littérature (Vaugelas) pour disparaître relativement au XIX<sup>e</sup> siècle, où il subit la concurrence du terme « organisme » et est réinterprété dans une perspective évolutionniste, aussi bien en biologie que dans les sciences sociales, notamment chez Herbert Spencer. En 1945, le philosophe Ernst Cassirer (« Structuralism in modern linguistics », in Word 1) voit dans l'émergence de cette notion au XX<sup>e</sup> siècle l'ultime avatar de l'histoire longue du couple substance / fonction et sa source moderne dans les développements de la logique mathématique. Dans d'autres versions du structuralisme et de son histoire, on insiste sur une genèse « naturaliste » de la notion de structure, entendue comme « totalité morphodynamiquement (auto)-organisée et (auto-régulée) » (Jean Petitot, in Critique, n° 620-621, 1999).

Il reste que le succès de la notion de structure dans les sciences humaines à partir des années 1930 vient surtout d'une crise fondamentale de la grammaire historique et comparée, l'école philologique développée avec succès principalement en Allemagne durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. La linguistique structurale qui s'affirme à partir de la fin des années 1920 dans les colloques internationaux diffusant les thèses du Cercle de Prague s'attache en effet à dégager un niveau d'intelligibilité des faits linguistiques susceptible d'échapper aux antinomies et paradoxes épistémologiques des « lois phonétiques ». Si ces dernières sont essentiellement historiques (donc liées à la contingence de la vie des sociétés, des communautés parlantes) d'où viendrait leur « nécessité sans exception » selon les néo-grammairiens ? Comment concilier historicité et « précision astronomique » ?

L'évolutionnisme darwinien donne-t-il la loi d'évolution des langues dans le temps ? Dans le champ de l'ethnologie en France, la notion de « mentalité primitive » proposée puis critiquée par Levy-Brühl (1857-1939) fait écho à ce naturalisme évolutionniste, contre lequel le structuralisme linguistique et, en ethnologie, Marcel Mauss (1872-1950) réagiront à peu près en même temps.

## **Les prémisses linguistiques**

Les écoles structuralistes en linguistique se développent essentiellement à Prague (Nikolai Troubetzskoï, Roman Jakobson), Copenhague (Vigo Brøndal, Louis Hjelmslev) et aux États-Unis (Leonard Bloomfield, Zellig Harris). Genève et Paris - les deux villes où Saussure enseigne -, donnèrent plutôt naissance à des personnalités originales, informées, mais relativement isolées. On peut schématiser les caractéristiques communes à ces écoles dans quelques principes généraux issus plus ou moins directement du Cours de linguistique générale.

- Le fonctionnement de toute langue obéit à des règles que les sujets parlants adultes mettent en oeuvre individuellement sans connaître explicitement le système dont elles relèvent. La description de ce système (ainsi que la détermination des différents niveaux de l'analyse linguistique (phonème, morphème ou monème, syntagme, phrase...) incombe au linguiste dans une perspective délibérément non normative, constructiviste (la langue est l'objet d'une reconstruction à partir des données individuelles de la parole des sujets) et abstraite (un phonème n'est pas un son, un morphème n'est pas un mot).

- L'orientation synchronique du structuralisme (on étudie un état de langue et non le devenir d'une langue, son évolution diachronique) découle de ce premier principe. Les sujets parlants ignorent les lois d'évolution de la langue qu'ils parlent, ils obéissent inconsciemment à des contraintes de structure et la loi du dire n'est pas un vouloir dire.

- L'idée de structure implique bien, de ce point de vue, qu'on travaille sur un ensemble clos de données : certains linguistes parlent à ce sujet de « texte », dont le modèle explicatif devrait pouvoir rendre compte de manière exhaustive, en ce qui concerne tant la structuration du signifiant que celle du signifié.

- La définition du « signe arbitraire » comme unité indissociable du signifiant et du signifié implique non seulement la forclusion du référent (le linguiste n'a pas affaire à une réalité extérieure à la langue, ni aux états mentaux des locuteurs), mais une conception du sens comme pur effet de structure, et de la forme comme antérieure à tout contenu. Si le structuralisme place le signe au cœur de ses constructions théoriques, c'est donc dans une perspective explicitement non

substantialiste, qui suppose une réflexion renouvelée sur l'identité d'unités linguistiques purement différentielles et oppositives. Le signe n'est signe que pour un autre signe, dans un faisceau de relations qui lui confèrent sa valeur.

- La langue est un fait social, et non un organisme vivant. Elle est une émanation de la communauté sociale, de son histoire, et elle contribue à la fonder en retour en tant que communauté parlante. Elle constitue comme l'infrastructure de la culture. Benveniste et Jakobson insistent particulièrement sur ce point, et contribuent de cette manière aux extrapolations extra-linguistiques du « structuralisme généralisé » qui se manifestent en anthropologie, en sociologie et dans la sémiologie et les théories du texte littéraire.

Ces principes ne fournissent que le cadre général dans lequel les différents courants scientifiques se développent, polémiquent ou s'ignorent. S'il n'y a pas d'accord unanime en ce qui concerne la définition de la structure, c'est peut-être d'abord parce que son émergence à partir de la notion saussurienne de « système » n'a été ni linéaire, ni directe, et reste même discutable du point de vue historique. Quoiqu'il en soit, ces principes sont incontestablement à l'origine d'un bouleversement des sciences du langage, en particulier avec l'apparition, à côté de la phonétique - science descriptive de la substance phonique -, de la phonologie - science explicative et prédictive de la forme du matériau phonique des langues (Troubetzskoï, Principes de phonologie, 1939), qui fournira à Lévi-Strauss la clé d'une méthodologie nouvelle en anthropologie.

### Anthropologie structurale

Ce sont les systèmes de parenté qui offrent à Claude Lévi-Strauss le premier analogue rigoureux des systèmes phonologiques étudiés par la linguistique. Dans son cadre le plus général, cette analyse prend sa source dans le dessein d'interpréter la société en fonction d'une théorie de la communication : communication des femmes (systèmes de parenté), communication des biens (systèmes économiques), communication des messages (systèmes linguistiques) sont des formes sociales de l'échange entre lesquels il s'agit de chercher des homologues de structure et des règles de transformation permettant de passer de l'un à l'autre. Comme pour l'analyse phonologique - inspirée aux Pragoï au moins autant par le magistral Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes de Saussure (1879) que par son Cours -, c'est le point de vue atomistique traditionnel qui est principalement visé et critiqué. Les « termes de parenté », comme les phonèmes de la langue, n'ont pas de valeur en eux-mêmes. L'unité de base de la parenté n'est pas la famille nucléaire considérée par les prédécesseurs, mais un faisceau de relations organisé en système. Dans cette perspective, celle de la recherche des « éléments » premiers de la structure, Lévi-Strauss isole quatre termes premiers (frère, sœur, père, fils) unis entre eux par deux couples d'oppositions corrélatives, et tels que, dans chacune des générations en cause, il existe toujours une relation positive et une relation négative. « Pour qu'une structure de parenté existe, il faut que s'y trouvent présents les trois types de relations familiales toujours donnés dans la société humaine, c'est à dire : une relation de consanguinité, une relation d'alliance, une relation de filiation [...] La structure ici considérée est celle qui permet de satisfaire à cette triple exigence selon le principe de la plus grande économie [...] elle est l'unique matériau de construction de systèmes plus complexes. [...] Tout système de parenté est élaboré à partir de cette structure élémentaire se répétant, ou se développant par intégration de nouveaux éléments. » (Anthropologie structurale, I, pp. 56-59).

Les structures élémentaires de la parenté (1949) cherchent donc à construire une description synchronique de la structure de différents types de mariage. Cette étude synchronique doit permettre de générer, à partir d'un modèle unique élémentaire abstrait et par différentes transformations, des formes de plus en plus complexes.

C'est bien sûr ici la notion de modèle, empruntée principalement à la cybernétique plus qu'à la linguistique, qui va devenir l'enjeu de tous les débats autour du structuralisme et à l'intérieur de ses différents courants. Ni pure construction de l'esprit (pur schéma idéal des formalismes logico-mathématiques), ni donnée empirique (la « structure sociale » n'est pas donnée dans « les relations sociales »), le modèle de Lévi-Strauss ne devait être, selon Jean Piaget, qu'une tentative « pour



expliquer le système dans une structure sous-jacente qui en permette l'interprétation en quelque sorte déductive qu'il s'agit de reconstituer par la construction de modèles logico-mathématiques » (Le Structuralisme, 1968). Pourtant, dès Les Structures élémentaires et plus encore par la suite avec les Mythologiques (1964-1972), la notion de modèle semble acquérir, au-delà de sa fonction méthodologique, une signification plus fondamentale. D'abord considérées comme un fait de réciprocité et d'échange dans des sociétés différentes, les institutions matrimoniales sont présentées dès 1949 comme l'expression d'une logique binaire coextensive de l'esprit humain. Dans Le Totémisme aujourd'hui (1962) Lévi-Strauss relie explicitement « l'émergence d'une logique opérant au moyen d'oppositions binaires » aux premières manifestations du « symbolisme » et au passage de la nature à la culture. La fonction symbolique, ramenée au binarisme, sera assimilée finalement à un inconscient structural universel.

De la même manière, l'analyse structurale des mythes est l'objet chez Lévi-Strauss d'une spectaculaire inversion de perspective, qui assure au symbolique - dans cette trilogie des « instances » dont les liens et les nœuds ne cessent d'être discutés -, une prééminence quasi exclusive sur l'imaginaire et le réel. L'analyse d'un mythe relève plus en effet de l'élucidation d'une fonction logique donnant accès à sa structure que de sa confrontation à la « réalité sociale » dont il est pourtant issu. C'est la comparaison de différentes versions d'un même mythe ou de groupes de mythes voisins qui permet de mettre en évidence les répétitions significatives, les transformations diverses et, du même coup, les rapports invariants qui expriment la structure du ou des mythes considérés. Dans cette mesure, l'analyse des mythes n'a pas pour objet selon Lévi-Strauss de « montrer comment pensent les hommes » : produits d'un inconscient universel, collectif, et dans une certaine mesure, intemporel, les mythes « se pensent dans les hommes à leur insu », ils se pensent entre eux » (Le Cru et le Cuit, 1964).

## **Bilan**

Il est aussi difficile d'assigner au paradigme structuraliste une fin qu'il est difficile de lui assigner un commencement. La lecture des manuscrits saussuriens (publiés par Engler et Bouquet en 2000) convainc rapidement que le périple structural n'était pas contenu en germe dans le Cours de linguistique générale de Saussure. Mais il est aussi indéniable que celui-ci a fourni à partir des années 1930 une impulsion décisive à la naissance d'un courant de pensée qu'il est plus facile de caractériser par ses refus (l'historicisme, l'évolutionnisme, le sociologisme, le psychologisme, l'atomisme...) que par ses propositions. Pour l'essentiel, on peut peut-être néanmoins s'en tenir à la formulation d'une exigence d'intelligibilité des faits humains fondamentaux (langage et société), sans concession à l'anecdote et aux facilités d'un humanisme de convenance que l'histoire du XX<sup>e</sup> siècle ont rendu intenable. Dans cette perspective, l'anti-humanisme structuraliste apparaît rétrospectivement comme une entreprise salutaire, l'exigence scientifique étant toujours un défi lancé à l'histoire immédiate et à ses leurre. Mais force est de constater aussi que l'anthropologie et la linguistique « post-structuralistes » n'ont pu totalement se satisfaire des aspects les plus radicaux du structuralisme. C'est du sein même de la linguistique structurale, chez Jakobson et Benveniste notamment, que la linguistique du sujet de l'énonciation a vu le jour ; c'est chez les disciples les plus proches de l'anthropologie structurale que la nécessité du retour à l'histoire et de l'ancrage de l'ethnologie dans la réalité des sociétés post-coloniales est apparue.

## **Bibliographie structuralisme anthropologie**

J. L. Chiss & C. Puech, Le langage et ses disciplines XIX<sup>e</sup> XX<sup>e</sup> siècles, Duculot, Paris, 1999.

E. Delruelle, Claude Lévi-Strauss et la philosophie, De Boeck Université, 1989.

F. Dosse, Histoire du structuralisme. t. 1, Le champ du signe, 1945-1966, t. 2, Le chant du cygne, 1967 à nos jours, La découverte, Paris, 1992.

M. Godelier, L'idéal et le matériel, Fayard, Paris, 1984.

J. C. Milner, *Le périple structural : figures et paradigme*, Seuil, Paris, 2002.

## **Bibliographie**

### **Structuralisme linguistique (voir également les références dans le texte)**

Amsterdamska, O. (1987) *Schools of Thought: The Development of Linguistics From Bopp to Saussure*, D. Reidel.

Auroux, S. (1987) , *Papers in the History of Linguistics*, H Aarsleff, L. G. Kelly & H. J. Niederehe, eds. J. Benjamins.

Benveniste, E. (1966-1974); *Problèmes de linguistique générale I et II*, Gallimard, coll. Tel.

Chiss, J. L. et C. Puech (1987); *Fondations de la linguistique*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles.

Dubois, J. (1969); *Grammaire structurale du français: la phrase et ses transformations*, Larousse.

Ducrot, O (1968); *Qu'est-ce que le structuralisme? 1. Le Structuralisme en linguistique*, Points/Seuil.

Greimas, A. J. (1966); *Sémantique structurale*, Larousse.

Harris, Z. (1951); *Methods in Structural linguistics*, University of Chicago Press.

Hjelmslev, L. (1966); *Le langage*, Ed. de Minuit.

(1971); *Prolégomènes à une théorie du langage*, Ed. de Minuit.

Hymes, D. et Fought, J. (1981); *American Structuralism*; Mouton.

Jakobson, R. (1963-1974); *Essais de linguistique générale I et II*, Ed. de Minuit.

(1976); *Six leçons sur le son et le sens*, Ed. de Minuit

*Langages n°20; « Analyse distributionnelle et structurale »*, Larousse.

Lepschy, G. C. (1968); *La linguistique structurale*, Payot.

Martinet, A. (1971); *Langue et fonction*, Gonthier.

Sapir, E. (1968); *Linguistique*, Ed. de Minuit.

Siesterna (1965); *A Study of Glosematics*, Brill, Leiden

### ***Bibliographie Structuralisme et philosophie***

1) Littérature primaire (ne concerne que les relations structuralisme/philosophie et les œuvres des auteurs cités les plus significatives quand à la mise en place de cette problématique)

L. Althusser, *Pour Marx*, Maspéro, Paris, 196

L. Althusser (et alii), *Lire Le capital*, Maséro, Paris, 196

E. Cassirer, E. Cassirer-M. Heidegger, *débat sur le kantisme et la philosophie et autre textes de 1929-1931*, présentés et traduits par P. Aubenque, J. M. Fataud et P. Quillet, Paris Beauchesne, 1972

E. Cassirer, *Die Philosophie der Symbolischen Formen I, Die Sprache, 1923, II Das Mythische Denken, 1925, III Phänomenologie der Erkenntnis, 1929*. Traductions, Philosophie des formes symboliques, I, par O. Hansen-Love et J. Lacoste, II par J. Lacoste, III par C. Fronty, Paris, Minuit, 1972

E. Cassirer, « Structuralism in Modern Linguistics », in : *Word. Journal of the Linguistic Circle of New-York I*, 1946, pp. 95-120

J. Cavaillès, *Sur la logique et la théorie de la science*, Presses universitaires de France, Paris, 1947 (2<sup>e</sup> édition 1960)

G. Deleuze, *Logique du sens*, Les Editions de Minuit, Paris 1969

G. Deleuze, « A quoi reconnaît-on le structuralisme ? », in : F. Chatelet (ed.), *Histoire de la*

philosophie : Idées, Doctrines. Le XX<sup>e</sup> siècle, Hachette-Littérature, 1973, pp. 299-335

J. Derrida, De la grammatologie, Les Editions de Minuit, Paris, 1967

J. Derrida, L'Écriture et la différence, Seuil, 1967

J. Derrida, La voix et le phénomène. Introduction au problème du signe dans la phénoménologie de Husserl, Presses Universitaires de France, 1967

J. Derrida, La dissémination, Seuil, 1968

G. Dumézil, « La préhistoire des flamines majeurs », in : Revue d'histoire des religions, CV III, 1938, pp. 188-220

G. Dumézil, Mythe et Épopée, Gallimard, 1973

M. Foucault, Naissance de la clinique : une archéologie du regard médical, Presses Universitaires de France, Paris,

M. Foucault, Histoire de la folie à l'Âge Classique, Gallimard, Paris,

M. Foucault, Les mots et les choses, Gallimard, Paris, 1966

M. Foucault, L'archéologie du savoir, Gallimard, Paris, 1969

M. Guérout, Descartes selon l'ordre des raisons, Aubier, Paris 1953

J. Lacan, Ecrits, Paris, Seuil, 1966

J. Lacan, « Vers un signifiant nouveau », in : Ornicar ?17-18, Paris, 1973, pp. 7-23

C. Lévi-Strauss, Les structures élémentaires de la parenté, Presses Universitaires de France, Paris, 1947

C. Lévi-Strauss, Tristes tropiques, Plon, Paris 1955

C. Lévi-Strauss, Anthropologie structurale I, et II, Plon, Paris, 1958, Plon, Paris, 1973

C. Lévi-Strauss, Mythologiques, 4 tomes, Paris, Plon, 1964-1972

M. Merleau-Ponty, La structure du comportement, Paris, Presses Universitaires de France, 1942-1963

M. Merleau-Ponty, La phénoménologie de la perception, Paris, Gallimard, 1945

M. Merleau-Ponty, Les sciences de l'homme et la phénoménologie, Paris, SEDES, 1953

M. Merleau-Ponty, Signes, Paris, Gallimard, 1960

J. Piaget, Éléments d'épistémologie génétique, Presses Universitaires de France, Paris, 1950

P. Ricoeur, « Structure et herméneutique », in : Esprit 11 « La pensée sauvage et le structuralisme », Paris, novembre 1963,

M. Serre, Hermès I La communication, II L'interférence, III La traduction, Paris, Les Editions de Minuit, 1969 et 1974

## **2) Littérature secondaire (concerne plus particulièrement les rapports des sciences humaines et de la philosophie et l'histoire du structuralisme)**

M. Arrivé, Linguistique et psychanalyse : Freud, Saussure, Hjelmslev, Lacan et les autres, Meridiens Klincksieck, Paris, 1986

S. Auroux, La sémiotique des Encyclopédistes, Payot, Paris, 1979  
La philosophie du langage, PUF, 1995

J. Bouveresse, Le philosophe chez les autophages, Les Editions de Minuit, Paris 1984

E. Castelli Gattinara, Les inquiétudes de la raison : épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux guerres, Vrin/ EHESS, Paris, 1998

J. L. Chiss et C. Puech, Le langage et ses disciplines, Duculot, Louvain 1997

G. Deleuze, Un nouvel archiviste, Montpellier, Fata Morgana, 1972

V. Descombes, Le même et l'autre : quarante-cinq ans de philosophie française (1933-1978), Les Editions de Minuit, Paris, 1979

F. Dosse, Histoire du structuralisme, I le champ du signe, 1945-1966, II Le chant du cygne, 1967 à nos jours, Editions La Découverte, Paris 1992

Y. Jeanneret, L'affaire Sokal ou la querelle des impostures, Presses universitaires de France, 1998

G. Hottois, L'inflation du langage dans la philosophie contemporaine, Editions de l'Université de Bruxelles, Bruxelles, 1979

Juranville, Lacan et la philosophie, Presses universitaires de France, Paris, 1988

T. Pavel, Le mirage linguistique : Essai sur la modernisation intellectuelle, Paris, Les éditions de minuit

J. Petitot, « La généalogie morphologique du structuralisme », in : Critique 620-621, « Claude Lévi-Strauss », Paris, Janvier-février 1999, pp.97-123

A. Sokal, Impostures intellectuelles, Librairie Générale Française, Paris, 1997

F. Wahl, Qu'est-ce que le structuralisme? 5. Philosophie, Seuil, Paris, 1968

J. L. CHISS ENS Fontenay/Saint-Cloud UMR 75 97

C. PUECH Université Sorbonne Nouvelle Paris III UMR 7597